Aphorismi
d'Hippocrate

CA

D

26. Cette Ville est autorisée à approvision
par le passé, le Duché de Bouillon, VI
Juges de paix & un Tribunal de Comm

Séditions (Décret contre les), IV, 79. Les
séditions seront détruites, VII, 23.

Segré est chef-lieu de District, II, 33.

Seigneuriales (les rentes) dues par les Béné
de leurs charges, XI, 131.

— (Gardes des bois dans les Justices) :
Procès-verbaux qu'ils sont tenus de dre
dans les bois, XII, 229. Par qui sera
des Greffes, 231.

Seigneuriaux (les droits) sont rachetable
217 & 218; dispositions à cet égard,

Seigneurs (les ci-devant) doivent être inde
sur leurs Propriétés. Voyez *Bretagne* &

Seine-inférieure (Département de la). V

APHORISMES
D'HIPPOCRATE.



APHORISMES D'HIPPOCRATE,

Traduits d'après la collation de vingt-deux manuscrits, & des interprètes Orientaux ;

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Table des Matières.

Hippocrates dixit mederi opportere
Communia & propria intuentem.
CELSE L. I.

Menthonnex

A MONTPELLIER,
Chez JEAN-GERMAIN TOURNEL, neveu,
Imprimeur, place de la Commune, n°. 216.

An IX de la République.

AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE.

» Verùm omnibus facilè palmam præripiat indefessus,
» circà Aphorismos criticè & medicè perpendendos
» J.B. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE labor. Quàm multa
» nova in utilitatem medicinæ protulerit vir, cui sin-
» cerà eruditione parem vix inveneris, sentit quicumque
» veterum monimentorum sphalinata, variationes, ad-
» dita, & omissa voluerit attentius inspicere. Textum
» ejus impensè laudamus; nec tamen ei semper consen-
» tire licuit, &c.

LORRY, *Præfat. in Aph.* 1784.

JE rapporte ce jugement d'un homme éclairé (qui a cependant craint de s'écarter de l'usage reçu malgré les manuscrits, mais dont la mémoire est encore chère à la patrie), pour faire voir qu'il est des gens qui ont senti le prix du travail pénible de mon édition Grecque, malgré les critiques erronées qui en ont été faites. Je pourrois y joindre ce que

feu M. Sanchèz, & d'autres habiles Médecins m'ont écrit pour me remercier d'avoir enfin jetté sur le texte des Aphorismes le jour dont ils étoient susceptibles dans un tems si éloigné de leur auteur. Je m'étois occupé plus de dix ans de cette Édition Grecque, à différens intervalles, recueillant les variantes des anciennes Éditions, des manuscrits qui me tomboient sous la main. Avant de me déterminer à rien publier, je compulsai & collationnai tous les manuscrits de la bibiothèque du Roi, sans passer un seul mot. Je sentis que ce travail étoit encore insuffisant. Les Médecins Syriens Ebadites avoient traduits plusieurs livres d'Hippocrate à la cour des Califes de Bagdad. Je crus qu'il falloit consulter leurs interprétations; j'entendois leur langue; mais je ne trouvai pour lors que des versions Latines ou Hébraïques faites sur leurs traductions: je les lus avec l'attention la plus scrupuleuse. Je vis avec étonnement que ces versions, les Hébraïques sur-tout, savoir, celle du juif arabe Nathan, & celle du

Juif de Gaïot, me représentoient le plus souvent les meilleures leçons des manuscrits Grecs que j'avois lus; & qu'ainsi les Ébadites devoient avoir eu de très-bons exemplaires que nous ne connoissons plus. Alors j'eus un (*a*) point fixe, & j'entrepris mon Édition. Je voulus m'en rendre un compte plus exact, en traduisant en même tems les Aphorismes en Français. Cette version avoit si bien disparu de mes yeux, que je la croyois perdue. Je la retrouvai par hasard. Quelques Médecins, à qui j'en parlai m'engagè-

(*a*) Il me restoit cependant encore quelques scrupules sur plusieurs leçons de trois manuscrits Grecs que j'ai regardés comme les plus vrais. Les chosés dont il s'agissoit étant de la plus grande importance, je desirois le texte même des anciens interprètes Orientaux. M. Caussin, professeur de langue Arabe, au coll. royal, a eu la complaisance d'examiner ces endroits dans des manuscrits fort difficiles à lire, & m'en a même apporté le texte écrit de sa main. J'ai vu que je pouvois me tenir au parti que j'avois pris, en indiquant cependant les différens sens que les différentes leçons exigeoient.

rent à la publier, présumant que je devois avoir mieux fait que d'autres : ils la lurent & en parurent très-contens. J'ose dire qu'on y verra, comme M. Adanson l'a dit de Théophraste, des vérités qui n'avoient pas été répétées, & que les mauvaises Gloses de Galien avoient totalement obscurcies. Je n'y donne que les différens sens (*a*) des Manuscrits Grecs & des Traducteurs anciens, sur-tout des Orientaux. En joignant aux notes latines de mon autre Édition celles de Riéger, & quelques remarques précieuses de feu M. Lorry, on aura tout ce qu'on peut désirer ; mais en lisant les Aphorismes, il faut bien se persuader que ce ne sont pas autant de vérités Mathématiques, & qu'ils ne doivent jamais être pris que dans le sens le plus général, susceptible d'exceptions, par nombre de circonstances particulières. C'est ce que

(*a*) Les passages parallèles des Editions Grecques, font plutôt une corcondance des mots d'Hippocrate que les parallèles des théories : ainsi je les ai négligés.

Celse avoit vu dans Hippocrate : *Communia & propria*, dit-il.

J'ai traduit toutes les huit Sections, nonobstant les absurdités ou plutôt les endroits presqu'inintelligibles qui se trouvent vers la fin de la septième, & dans la huitiéme. J'ai joint à ces passages les sources plus pures que je croyois y être indiquées; & par ce moyen, presque tout est devenu intelligible. Je sais que les Ébadites & les meilleurs manuscrits Grecs ne présentent point ses sentences tronquées, ni les répétitions fréquentes dont le texte est chargé; mais je les ai rendues utiles. Ces passages n'étoient autrefois que des apostilles marginales que chacun jettoit sur son manuscrit, pour se rappeler ce qui l'intéressoit, & qui se sont ainsi introduites dans le texte, par l'ignorance des copistes. Mélétius, que j'ai fait connoître, Damascius, qui l'a suivi à la cour de Justinien, & qu'aucun Médecin n'avoit nommé, quoiqu'il le méritât si justement, ne connoissoient presque pas ces interpolations ou ces additions. S'ils

en font mention, c'eſt pour les rejeter : c'eſt ce que j'aſſure ſans crainte.

Les Aphoriſmes n'ont pas non plus été un ouvrage parfait à leur origine : la mort empêcha Hippocrate de finir cet ouvrage. Son fils Theſſalus voulut y mettre la dernière main ; mais on ſent aiſément la différence de ces deux hommes. Hippocrate poſſédoit ce même génie géomètre qui caractériſa Deſcartes & Newton ; & Theſſalus ne fut qu'un foible copiſte de ce qui avoit été dit avant lui. On commence à s'appercevoir de cette foibleſſe dès la cinquiéme Section. Dioſcoride, Arthémidore Capiton, ſelon Galien, Galien même, ſelon le témoignage de Mélétius, y ont fait des changemens qui n'ont pas toujours amélioré l'ouvrage. Les copiſtes l'ont encore altéré de diverſes manières, ſoit en tronquant des textes, ſoit en omettant des paſſages ; ce que tous les manuſcrits m'ont aſſez prouvé. On peut voir dans Cicéron, Strabon, Sénèque, Galien, les plaintes que faiſoient les anciens au ſujet de

la négligence des copistes, & des changemens qu'ils ont introduits dans tous les livres. Les *Notarii*, ou copistes par abréviation, ont été d'autres sources d'erreur; aussi Sénèque les appelle *vilia mancipia*, de vils esclaves. Je ne pouvois rien dissimuler à cet égard; l'honneur d'Hippocrate y étoit intéressé.

Néanmoins, qu'on ne croie pas légérement que tel ou tel passage est faux, parce qu'il le paroît au premier abord: Il faut quelquefois dix ans avant d'avoir eu occasion de voir par la pratique la vérité de l'un de ces axiomes; & l'on est étonné de le trouver vrai. La vie même suffit à peine pour constater ceux qu'Hippocrate avoit crus incontestables, soit par expérience, soit par les résultats qu'il avoit pris dans les différens temples de la Grèce Européenne & Asiatique. J'espère que ceux qui méditeront bien ces sentences, & ceux même qui m'ont critiqué, y trouveront de quoi profiter: mais le Médecin est comme le poète, l'ouvrage de la nature seule. Ni les livres, ni les maîtres, ni les ma-

lades ne rendront jamais Médecin celui qui n'eſt pas né pour l'être, quoique ce ne ſoit qu'auprès des malades qu'on puiſſe le devenir.

Je ferai ſuivre tous les autres ouvrages aphoriſtiques & ceux qu'on a cru pouvoir attribuer à Hippocrate; bien perſuadé que quand on l'entendra dans une langue vulgaire, on reviendra à ſes principes, d'où malheureuſement on ne s'écarte que trop.

Le paſſage que j'ai cité de feu M. Lorry, prouve que Sénèque avoit eu raiſon de dire :

» *Injuria conturbatis hoc ipſum ſolatio*
» *erit, etiamſi noſtra facilitas ultionem*
» *omiſerit, futurum aliquem qui pœna*
» *exigat à procace & ſuperbo, & inju-*
» *rioſo; quæ vitia nunquam in uno ho-*
» *mine & in unâ contumeliâ conſumuntur.*

DE INJURIA.

Signes qu'on rencontrera en liſant.

* Douteux.
× Faux.
= Répétition.

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

SECTION PREMIÈRE.

1. La vie eſt courte, l'art eſt long, le moment urgent; mais une expérience *eſt* dangereuſe, & le jugement difficile *à porter*. Il faut que non-ſeulement *le Médecin* faſſe ce qui eſt requis, mais qu'il faſſe auſſi concourir le malade, ceux qui le ſoignent, les choſes externes, à ce qui eſt néceſſaire.

2. Dans les troubles de l'eſtomac *ou* du ventre, & lors des vomiſſemens ſpontanés qui ſurviennent, ſi

l'on évacue ce qu'il faut évacuer, cela eſt utile, & on le ſupporte bien ; autrement il arrive le contraire. Il en eſt de même de la déplétion de tout vaiſſeau : ſi elle eſt faite telle qu'elle doit être, elle devient utile, & on la ſoutient bien ; autrement mal. Il faut donc, *en pareils* cas, conſidérer la contrée, la ſaiſon, l'âge, les maladies dans leſquelles *les* évacuations conviennent ou non.

3. L'embonpoint procuré par les exercices *ou* la gymnaſtique, eſt dangereux s'il eſt extrême ; car il ne peut reſter au même point dans un parfait équilibre : ne pouvant donc point demeurer dans l'équilibre, ni être pouſſé plus loin, il faut qu'il tombe ; c'eſt pourquoi l'on doit diminuer promptement cet embonpoint, afin que le corps recommence à prendre nourriture. Mais on ne le fera pas tomber au dernier degré ; il y auroit du danger : on ira ſeule-

ment jusqu'au terme dont seront susceptibles les forces de celui qui doit soutenir cette diminution. * Comme donc les évacuations poussées à l'excès sont fâcheuses, de même toute réplétion est dangereuse si elle est portée au même degré.

4. Un régime mince & trop strict, est toujours dangereux dans les maladies de long cours, & même dans les maladies aiguës ; car les déplétions poussées à l'excès, ne se soutiennent qu'avec peine.

5. *Les Médecins*[1] se trompent le plus souvent *en prescrivant* un régime sévère : voilà pourquoi les malades se trouvent plus mal. En effet, tous les accidens d'une maladie deviennent plutôt graves par cette *sévérité*, que par une nourriture un peu plus substantielle. En outre, un régime trop strict & toujours régulier, est même dangereux aux gens en santé,

en ce qu'ils ſoutiennent plus difficilement par-là les écarts qu'ils peuvent faire. * Un régime peu ſubſtantiel & trop ſévère, eſt donc, en général, plus dangereux qu'un régime un peu plus nourriſſant.

* Ce ſont les termes même du Traité *de Diœt. Acut.*

6. Dans les maladies extrêmes, les remèdes extrêmes ſont les plus efficaces.

7. Lorſque la maladie eſt très-aiguë, elle préſente promptement les ſymptômes les plus violens : c'eſt pourquoi il faut alors uſer de la diète la plus ſévère. Si elle n'eſt pas telle, & qu'on puiſſe ainſi nourrir davantage, on aura de l'indulgence à proportion que *la maladie* ſera plus éloignée de l'extrême degré.

8. Quand la maladie eſt dans toute ſa force, il faut uſer d'une diète très-peu ſubſtantielle.

9. Il faut cependant juger par les ſignes préſens ſi le malade aura aſſez de forces juſqu'au moment du déclin de la maladie, ou s'il ne s'abattra pas au point de ſuccomber : ou ſi la maladie arrivera à ſon déclin, & diminuera de force avant que le malade *ſuccombe.*

10. Lorſque les maladies ſont de nature à être promptement à leur état, nourriſſez très-peu dès l'abord; ſi elles doivent y arriver plus tard, retranchez de la nourriture un peu avant qu'elles y ſoient, & pendant qu'elles y arrivent : mais dans les jours antérieurs, donnez une nourriture plus ſubſtantielle, & ſeulement aſſez pour que le malade ſe ſoutienne bien.

11. Souſtrayez la nourriture pendant les paroxyſmes, car il eſt alors dangereux d'en donner : il faut même en ſouſtraire dans les paroxyſmes

des maladies dont les accès ſont périodiques.

12. Or, les paroxyſmes & les différens états des maladies ſe connoîtront par *la nature même* de la maladie, par les ſaiſons, & en conſidérant comment les périodes *ſe ſuccèdent*, augmentent, *rentrent l'un dans l'autre*, ſoit tous les jours, ſoit de deux jours l'un, ſoit à de plus longs intervalles. Les épiphénomènes (*ou ſymptômes* qui ſurviennent *particulièrement dans chaque maladie*) indiqueront auſſi les mêmes choſes : tel eſt un crachat rougeâtre ou jaune dans la pleuréſie : s'il ſurvient bientôt & facilement, la maladie ſera courte ; s'il tarde à paroître, elle ſera longue. Les urines, les ſelles, les ſueurs, ſelon qu'elles paroîtront, indiqueront auſſi les maladies dont les criſes ſeront faciles ou non, les maladies longues ou courtes.

13. Les vieillards ſupportent aiſément l'abſtinence ; ceux d'un âge fait, la ſupportent moins ; les adoleſcens ne la ſoutiennent preſque point ; les enfans, ſur-tout ceux d'un tempérament vif, ne peuvent pas la ſoutenir.

14. Les corps qui croiſſent ont beaucoup de chaleur naturelle ; il leur faut donc beaucoup de nourriture ; autrement, leur corps dépérit. Les vieillards ont peu de chaleur, c'eſt pourquoi il leur faut peu de nourriture. En effet, une nourriture abondante éteint en eux la chaleur. Comme le corps des vieillards eſt froid, ils ont auſſi des fièvres moins aiguës.

15. Les eſtomacs ſont naturellement très-chauds en hiver & au printems, & le ſommeil très-long ; il faut donc prendre plus d'alimens dans ces deux ſaiſons. En effet, la

chaleur étant plus grande, on a besoin de plus de nourriture : les jeunes gens & les athlètes en sont une preuve.

16. Le régime humide convient à tous les fébricitans, sur-tout si ce sont des enfans, ou si les autres sujets sont accoutumés à ce régime.

17. Quant à ceux *qui sont accoutumés* à manger une seule fois ou deux fois par jour, ou plus ou moins souvent & par parties, il faut accorder quelque chose à la coutume, à l'âge, à la saison & au pays.

18. *Les malades* supportent très-difficilement le manger en été & en automne ; ils le supportent très-facilement en hiver, & assez bien au printems.

19. = « Ne donnez rien aux ma-
» lades pendant les paroxysmes qui
» arrivent périodiquement. Ne les
» forcez pas, mais retranchez des

» alimens [1] avant les crises ».

[1] *Voy.* Aph. 11, dont celui-ci n'est qu'une mauvaise répétition.

20. Pendant que la crise se fait, ou lorsqu'elle vient de s'effectuer, ne remuez rien, ne suscitez rien de nouveau, ni par des purgatifs, ni par d'autres irritans, mais laissez tout en repos.

21. Econduisez les matières, surtout par les voies où elles tendent, pourvu que ce soit par des issues convenables.

22. Purgez & remuez les matières après leur coction, mais non crues ni au commencement, à moins qu'il n'y ait orgasme [2]. Or, en nombre de cas, il n'y a pas d'orgasme.

[2] *Voy.* Sect. 4. Aphor. 10.

23. N'estimez pas les évacuations par la quantité, mais par la qualité requise avec laquelle elles sortent, & par la facilité avec laquelle *le*

malade les ſoutient. S'il le faut même, pouſſez-les juſqu'à la ſyncope, pourvu que le *ſujet* puiſſe le ſoutenir.

24. Quelquefois on peut uſer de purgatifs au commencement des maladies aiguës ; mais n'agiſſez qu'après avoir bien jugé de l'état des choſes.

25. Si le malade eſt purgé des matières qu'il falloit évacuer, cela eſt bon, & il le ſupporte bien ; mais difficilement dans le cas contraire.

SECTION II.

1. Si le sommeil est souvent laborieux dans une maladie *aiguë*, le cas peut devenir mortel; mais si le sommeil devient utile, il n'y a pas de danger.

2. Si le sommeil fait cesser le délire, cela est de bon augure.

3. Trop de sommeil, trop d'insomnie sont l'un & l'autre de mauvais augure.

4. Ni la satiété, ni la faim, ni rien de ce qui passe les forces de la nature n'est avantageux.

5. Les pesanteurs & les mal-aises spontanés présagent une maladie.

6. Ceux qui ont quelque partie malade, & qui le plus souvent ne sentent point leurs maux, ont l'esprit dérangé.

7. Faites très-lentement reprendre nourriture à ceux qui ont maigri par de longues maladies ; & fortifiez peu-à-peu ceux qui ont maigri en peu de tems.

8. Si un convaleſcent ne ſe fortifie pas en mangeant avec appétit, c'eſt un ſigne qu'il prend trop de nourriture. Si la même choſe arrive à un autre par défaut d'appétit, ſachez qu'il faut le purger.

Voy. Aph. 31.

9. Délayez bien les corps toutes les fois que vous voulez purger.

10. En nourriſſant trop des corps impurs, vous en empirez l'état.

11. Il eſt plus aiſé de remplir avec des alimens fluides qu'avec des ſolides.

12. Les réliquats, dans les maladies après les criſes, expoſent à des récidives.

13. Ceux qui ſont à la veille d'une criſe ont la nuit très-laborieuſe avant le paroxyſme ; mais la ſuivante eſt en général plus ſupportable.

14. Dans les cours de ventre, le changement des matières eſt avantageux, ſi elles ne changent pas en pis.

15. Lorſque la gorge eſt malade, ou qu'il ſurvient des boutons ſur le [1] corps, conſidérez les excrétions ; car ſi elles ſont bilieuſes, tout le corps participe au mal ; mais ſi elles ſont ſemblables à celles de gens en ſanté, on peut donner des alimens avec ſûreté.

[1] Je liſois dans la bouche.

16. Point de travail avec la faim.

Autre ſens. -- Si l'abſtinence eſt néceſſaire, point de travail.

Autre ſens. -- Ne fatiguez pas par des médicamens un malade qui a ſouffert de la faim auparavant.

17. Si l'on prend plus d'alimens que la nature ne peut en ſupporter, cela cauſe une [2] *maladie* : la guériſon l'indique.

[2] En liſant *noſos.*

Autre ſens. — Si l'on prend plus d'alimens que la nature ne peut en ſupporter, cela fait un *amas (a) d'humeurs cacochymes* : les évacuations l'indiqueront.

(*a*) En liſant *neſis.*

Autre ſens. — Si un malade a pris plus d'alimens que ſon état ne peut le ſupporter, cela lui cauſe une ſurcharge accompagnée de (*b*) nauſées ; les évacuations l'indiqueront.

(*b*) En liſant *nautie* ou *nauſie.*

18. Les *malades* qui ont pris trop d'alimens ne tardent pas à rendre leurs ſelles.

19. Un peu de vin pur appaiſe la faim d'un malade.

20. Les maladies qui viennent de plénitude ſe guériſſent par les évacuations. Celle qui viennent de déplétion ſe guériſſent en rem-

plissant. On oppofera ainsi les contraires *correlatifs* dans les autres cas.

21. La crise des maladies aiguës arrive, en général, dans le terme de quatorze jours.

22. Les prédictions sont presque[1] toutes sûres dans les maladies aiguës, soit pour la vie, soit pour la mort.

[1] D'autres prennent la négative avec absurdité, contre le sens de l'idiotisme : l'affirmative étoit vraie pour les anciens.

23. * Tout quatrième jour est l'indice des septièmes. Le huitième commence la seconde semaine. Le onzième est aussi indicatoire ; car c'est le quatrième depuis la seconde semaine. Le dix-septième est encore indicatoire ; car c'est le quatrième depuis le quatorze, & le septième depuis le onzième.

« Le traducteur Arabe, (Honaïn) réuni » aux manuscrits grecs actuels, présente » l'aphorisme plus complet. Le voici » :

* Chaque quatrième jour indique les ſeptièmes. Le huit commence la ſeconde ſemaine. Le onze eſt indicatoire : c'eſt le quatrième depuis la ſeconde ſemaine, & il indique le quatorze. Le dix-ſept eſt encore indicatoire : c'eſt le quatrième depuis le quatorze, le ſeptième depuis le onze, & il indique le vingt.

Voy. Prognoſt. XX. 122.

24. =× Ceux qui ont le ventre humide dans la jeuneſſe, l'ont reſſerré dans la vieilleſſe. Ceux qui l'ont reſſerré dans la jeuneſſe, l'ont humide dans la vieilleſſe.

Voy. Aph. 53 plus vrai.

25. Les fièvres quartes de l'été ſont de peu de durée en général ; mais celles d'automne ſont longues, ſur-tout celles qui ſe déclarent à l'entrée de l'hiver.

26. Il vaut mieux que la fièvre

ſurvienne aux convulſions, que les convulſions à la fièvre.

27. Ne vous fiez pas au mieux qui arrive ſans cauſe manifeſte : ne craignez pas trop non plus les fâcheux accidens qui ſurviennent ſans raiſon évidente ; car ſouvent cela n'eſt que paſſager.

28. Si le corps des fébricitans reſte extérieurement dans le même état, ſans maigrir proportionnément à la force de la fièvre ; ou ſi au contraire il maigrit plus qu'il ne devroit, c'eſt un mal ; car le premier cas indique une longue maladie, & le ſecond beaucoup de foibleſſe.

29. Si vous voulez remuer quelque choſe, faites-le dès le commencement des maladies ; car il vaut mieux ne rien faire lorſqu'elles ſont dans leur force.

30. Tout eſt dans un état de foi-

blesse au commencement & à la fin des maladies, mais dans un état de violence lorsqu'elles sont à leur plus haut degré.

31. = Bien manger après une maladie, & ne pas prendre de forces, c'est un mauvais signe.

Voy. Aph. 8.

32. En général tous les convalescens qui d'abord mangent bien, & ne prennent pas nourriture, perdent enfin l'appétit; mais ceux qui n'avoient d'abord pas d'appétit, & qui ensuite desirent le manger, se tirent mieux d'affaire.

33. En toute maladie avoir l'esprit présent, & prendre volontiers ce qui est administré, c'est un bon signe. Le contraire est un mauvais signe.

34. Dans les maladies, il y a moins de danger pour ceux dont la maladie est analogue à leur consti-

tution, à leur âge, à leur habitude, & à la ſaiſon, que pour ceux dont la maladie n'eſt pas analogue à l'une ou à l'autre de ces circonſtances.

35. En toute maladie, il eſt plus avantageux que les régions ombilicale & hypogaſtrique ſoient graſſes; leur extrême maigreur eſt déſavantageuſe, & il eſt dangereux de purger, dans ces cas-ci, par le bas.

36. 37. On ne purgera preſque point ſans inconvénient ceux dont le corps eſt en bon état; car ils ſont auſſi-tôt abattus, ſur-tout ceux qui ne vivent que de chétifs alimens.

38. Le manger & la boiſſon moins ſalubres, mais qui ſont plus agréables, *à celui qui en uſe*, ſont préférables pour lui à de plus ſalubres, mais moins agréables.

39. Les vieillards ont en général des maladies moins fortes que les jeunes gens; mais ſi une maladie

devient chronique chez eux, c'eſt en général celle dont ils meurent.

40. Les rhumes de gorge et de cerveau n'arrivent jamais à une coction parfaite dans les gens très-vieux.

41. Ceux qui éprouvent ſouvent de fortes ſyncopes, ſans cauſe manifeſte, meurent enfin ſubitement.

42. Il eſt impoſſible de guérir une forte apoplexie, & difficile d'en guérir une foible.

43. Ceux qui ſont ſuffoqués par une maladie ſtrangulatoire, & qui ont les membres réſolus après une agitation convulſive, ſans cependant être morts, en reviennent rarement, lorſqu'il leur a paru de l'écume à la bouche.

44. Ceux qui ſont très-gras ſont plus expoſés à une mort ſubite que les ſujets maigres.

45. Avec l'âge, & en changeant

de climat, les jeunes gens guérissent quelquefois de l'épilepsie.

46. Si l'on a deux maux en même tems, & non dans la même partie, le plus douloureux rend l'autre moins sensible.

47. La douleur & la fièvre ont plutôt lieu lorsque la suppuration commence, que lorsqu'elle est bien établie.

48. La sensation pénible, qui résulte du mouvement quelconque du corps, cesse bientôt par le repos.

49. Ceux qui, étant peu forts, ou même vieux, suffisent par l'habitude à des travaux accoutumés, les supportent plus facilement que des jeunes-gens même robustes, mais qui n'y sont pas exercés.

50. Ce à quoi l'on est accoutumé depuis long-tems, quoique moins avantageux, cause moins de déran-

gement que ce qui est extraordinaire. Il faut donc revenir à ce qui est [1] familier.

[1] C'est le vrai sens, celui de Celse, de plusieurs manuscrits; quoique les Arabes aient pris la négative avec d'autres.

51. Il est dangereux de vuider ou de remplir, d'échauffer ou de rafraîchir beaucoup & subitement, enfin de remuer ainsi le corps par quelque chose que ce soit; car tout excès subit fait violence à la nature: mais ce qui s'opère peu à peu est toujours sûr, particuliérement si l'on passe par gradation d'une chose à l'autre.

52. Si en agissant avec raison l'on ne voit pas de résultats conformes à cette conduite réfléchie, il ne faut point passer à autre chose, si ce que l'on a d'abord présumé *avec fondement*, persévère.

53. Ceux qui, dans la jeunesse, ont le ventre libre, se tirent mieux

d'affaire que ceux qui l'ont resserré ; mais si le ventre persiste à être libre jusques dans la vieillesse, alors on s'en trouve plus mal. Il est, en général, plus avantageux aux vieillards d'avoir le ventre sec.

54. Une haute taille a quelque chose de noble & d'agréable dans la jeunesse ; mais dans la vieillesse elle devient incommode, & plus désavantageuse qu'une moindre taille.

SECTION III.

1. LES maladies arrivent ſur-tout par le changement des ſaiſons ; mais particuliérement ſi l'ordre du froid & de la chaleur eſt beaucoup changé. Elles arrivent auſſi à proportion des autres irrégularités des températures.

2. Les tempéramens ſe trouvent mieux les uns de l'hiver, les autres de l'été.

3. *Les tempéramens* ſe trouvent auſſi les uns mieux, les autres moins bien dans certaines contrées, avec certain régime, & ſont plus ou moins affectés du caractère des différentes maladies. Il en eſt de même des âges relativement aux ſaiſons, aux climats, au régime, au caractère des maladies.

4.

4. Dans tout climat où il fait tantôt froid, tantôt chaud le même jour, les maladies tiennent des maladies d'automne.

5. Les vents de midi émoussent l'ouïe, causent des vertiges, des douleurs de tête; rendent lourd, & énervent le corps. Lorsque cette température domine, on voit paroître, dans les maladies, des ulcères sanieux, sur-tout à la bouche, aux parties génitales, & autres affections de ce genre. Si la température est boréale, il y a des tous; des ulcères à la gorge, des constipations, des difficultés d'uriner, des douleurs de côté, de poitrine avec frissonnement. Si donc cette température domine, il faut s'attendre à ces maladies sur-tout.

6. Lorsque l'été est semblable au printems, il faut s'attendre à beaucoup de sueurs dans les fièvres.

7. Dans les sécheresses, les fièvres deviennent aiguës; & si l'année est en grande partie telle que la température qui a prédominé, il faut, pendant toute l'année, s'attendre à des maladies qui, la plupart, auront le caractère de celles de cette température prédominante.

Aphorisme d'un grand sens.

8. Dans les saisons régulières, les maladies suivent un cours régulier, parviennent facilement à leur état, & la crise se fait sans peine. Dans les saisons irrégulières, les maladies arrivent à peine à un état déterminé, & la crise se fait difficilement.

9. En automne, les maladies sont la plupart très-aiguës, & le plus souvent mortelles. Le printems au contraire est, en général, très-salubre & moins mortel.

10. L'automne est très-funeste aux phthisiques.

11. *Quant aux effets de la succession des saisons*, si l'hiver est sec & froid, & le printems pluvieux sous un vent de midi, il y aura nécessairement en été des fièvres aiguës, des ophthalmies, des dyssenteries, sur-tout chez les femmes & tous les sujets d'une constitution très-humide.

12. Si la température de l'hiver est australe, pluvieuse, tranquille; mais le printems froid, sec, & agité par des vents, les femmes qui doivent accoucher au printems avortent à la moindre cause: celles qui amènent leur fruit à terme n'ont que des enfans foibles, maladifs, & qui meurent bientôt; ou s'ils vivent, ils sont fluets, malingres, & toujours dans un état malade. Quant aux autres sujets d'une constitution trop humide, il leur survient des ophthalmies sèches, des

dyssenteries. Les vieillards éprouvent des transports d'humeur pituiteuse, & de-là des paralysies subites & mortelles.

13. Si la température de l'été est sèche & boréale, mais l'automne pluvieux sous un vent de midi, il y aura en hiver de fortes céphalalgies, des engorgemens[1] muqueux *& souvent mortels* du cerveau, des enrouemens, & même dans quelques sujets, des phthisies.

[1] *Voy.* S. 7. 50.

14. *Si après un tel été* la température *de l'automne* est sèche & boréale, elle devient utile aux constitutions humides, & aux femmes. Les autres *sujets* seront exposés à des ophthalmies sèches, à des fièvres aiguës; quelques-uns à des fièvres de long cours; d'autres aux effets de l'atrabile.

15. Entre les différentes températures de l'année, les sécheresses sont en général plus salutaires que les pluies, & moins mortelles.

16. Or, voici les maladies qui arrivent, en général, dans les températures pluvieuses ; des fièvres de long cours, des diarrhées, des pourritures, des attaques d'épilepsie, des paralysies, des squinancies : mais les sécheresses occasionnent des fièvres aiguës, la phthisie des [1] yeux, des douleurs arthritiques, des dyssenteries, des difficultés d'uriner.

[1] C'est le texte le plus général des manuscrits.

17. Quant aux températures journalières, les boréales rendent les corps plus compactes, plus robustes & plus lestes. Elles donnent une bonne couleur, aiguisent l'ouïe, resserrent le ventre, piquent les

yeux. Si l'on avoit quelque douleur de poitrine, on la sent alors plus vivement. Les températures australes détrempent & résolvent les corps, émoussent l'ouïe, occasionnent des douleurs de tête & des vertiges. Elles appésantissent les yeux, & même tout le corps, & elles lâchent le ventre.

18. Quant aux saisons, *considérées solitairement*, les enfans & ceux de l'âge suivant se trouvent très-bien, & jouissent d'une santé parfaite au printems & pendant la première partie de l'été; de même que les vieillards, pendant l'été & une partie de l'automne; mais le reste de l'automne & l'hiver sont favorables à ceux d'un âge intermédiaire.

19. On voit toutes les espèces de maladies dans toutes les saisons; mais il y en a qui paroissent, d'au-

tres qui s'aggravent, plutôt dans une saison que dans l'autre.

20. Au printems on voit des manies, des mélancolies, des épilepsies, des hémorrhagies, des squinancies; des rhumes de cerveau, de gorge; des toux, des dartres, des efflorescences farineuses, des taches livides ou blanchâtres, beaucoup de pustules ulcéreuses, des tubercules, & des douleurs de goutte.

21. Dans l'été on voit aussi quelques-uns de ces maux, &, en outre, des fièvres continues, ardentes; beaucoup de fièvres tierces, des vomissemens, des cours de ventre, des douleurs aux yeux, aux oreilles; des ulcères à la bouche, des pourritures [1] sur-tout aux parties génitales, & des taches de sueur.

[1] *N. B.* Quelques anciens manuscrits grecs finissent ainsi : « des dépôts d'humeurs séreuses au scrotum » ; ce que j'ai vu arriver à trois enfans pendant l'été.

22. En automne il arrive aussi beaucoup de maladies d'été : outre cela, des fièvres quartes, ou sans caractère déterminé ; des maux de rate, des hydropisies, des phthisies, des difficultés d'uriner, des dyssenteries, des lienteries, des volvulus, des vomissemens, des douleurs sciatiques, des squinancies ; des accès d'asthmes, d'épilepsie, de manie, & de mélancolie.

23. En hiver il y a des maux de poitrine, de côté, des lombes ; des rhumes de cerveau, des enrouemens, des toux ; des maux de tête, des vertiges, des apoplexies.

Le texte vulgaire est : « En hiver il y a » des pleurésies, des péripneumonies, des » léthargies, des rhumes de cerveau, des » enrouemens, des toux, des douleurs de » poitrine, de côté, des lombes ; & des » maux de tête, des vertiges, des apo- » plexies. »

24. Quant aux âges il y arrive

ces maladies-ci. Les nouveaux nés, les enfans du premier âge sont sujets aux aphthes, à des vomissemens, des toux, des insomnies, des frayeurs pendant le sommeil; à des inflammations de l'ombilic, à des écoulemens d'oreille.

25. Ceux qui approchent de la dentition éprouvent un prurit poignant aux gencives, des fièvres, des convulsions, des cours de ventre, sur-tout lorsqu'ils font les dents canines. Or ces accidens arrivent aux enfans les plus pleins surtout, & à ceux qui ont le ventre resserré.

26. Ceux d'un âge plus avancé deviennent sujets aux inflammations des amygdales, à la courbure quelconque de la colonne épinière (*au rhachitis*), à l'asthme, à la pierre, aux lombrics, aux ascarides, à des excroissances flottantes, au

gonflement des parotides, à des écrouelles; enfin à d'autres espèces de tumeurs.

27. Ceux qui sont plus âgés, & qui approchent de la puberté, deviennent aussi sujets à plusieurs de ces maux, à de longues fièvres, à des saignemens de nez.

28. Les maladies de l'enfance sont, en général, jugées les unes en quarante jours, les autres en sept mois; quelques-unes en sept ans, quelques autres vers la puberté. Mais les maladies de cet âge deviennent chroniques lorsqu'elles ne finissent pas, dans les mâles, à l'âge de puberté, ou au moment des premières jouissances; & dans les femelles, après les premières éruptions des règles.

29. Les adolescens deviennent sujets à des crachemens de sang, aux phthisies, aux fièvres aiguës,

au mal-caduc, & à d'autres maladies; mais sur-tout à celles-ci.

30. Après l'adolescence on devient sujet à l'asthme, à la pleurésie, à la péripneumonie, à la léthargie, à la frénésie, aux fièvres ardentes, à de longs cours de ventre, à des flux bilieux, des dyssenteries, des lienteries, des hémorrhoïdes.

31. La vieillesse est sujette à des difficultés de respirer, d'uriner; à des toux catarrhales; à des douleurs néphritiques; à des strangurries; à des vertiges, des apoplexies; à des cachexies, des prurits par tout le corps; à des insomnies. Le ventre, les yeux, le nez sont abreuvés de sérosités: la vue s'obscurcit, s'éteint; & l'ouïe devient dure.

SECTION IV.

1. PURGEZ les femmes grosses, depuis le quatrième mois jusqu'au septième, s'il y a orgasme. Faites-le moins dans [1] les autres mois; car il y a du danger lorsque le fœtus est trop jeune ou trop avancé.

[1] C'est la leçon de mes six plus anciens manuscrits. Un Arabe suit le texte vulgaire, *mais moins celles-ci* : savoir au *septième mois*. Un autre Arabe a lu, *mais moins avant ce tems-là ; & mais moins près de ces tems-là.*

2. Faire évacuer par des purgatifs tout ce qui auroit dû sortir spontanément, c'est un avantage. Si *les évacuations* passoient ce terme, il faudroit les arrêter.

3. Si d'ailleurs on évacue des matières telles qu'il falloit en évacuer, c'est encore un avantage & on le soutient

ſoutient bien ; autrement, mal.

4. Purgez plutôt par le haut en été, & par le bas en hiver.

5. Vers la canicule, & pendant ſon période, les purgatifs ne ſont pas ſans inconvénient.

6. On peut purger par le haut les ſujets minces, s'ils vomiſſent aiſément ; mais avec beaucoup de réſerve en hiver.

7. 8. Purgez même par le bas, en été, les ſujets d'un médiocre embonpoint, s'ils ont de la peine à vomir ; mais, en général, prenez garde de purger les phthiſiques par le bas.

9. Purgez copieuſement les mélancoliques par le bas, en appliquant les contraires avec le même raiſonnement *que pour les cas précédens.*

10. Purgez dans les maladies très-aiguës, le même jour qu'elles *ſe*

déclarent, s'il y a orgasme ; car, en pareil cas, il est dangereux de temporiser.

11. Les tranchées, les douleurs vers l'ombilic, aux lombes, lesquelles ne cèdent ni aux purgatifs, ni à tout autre moyen curatif, se terminent par une hydropisie [1] sèche.

« [1] Ou en hydropisie sèche, » qu'on interprète diversement ; c'est-à-dire, que les selles deviennent dures, & le ventre très-resserré (*a*).

(*a*) Celse, & le manuscrit latin de la bibliothèque du Roi, omettent le mot *sèche.*

12. Il est dangereux de purger par le haut, en hiver, les lientériques.

13. Quant à ceux que l'ellébore ne fait pas vomir sans de grands troubles, il faut d'abord leur bien humecter l'estomac, & le fortifier avec un peu d'aliment avant *la prise du vomitif.*

14. L'ellébore agit plus efficace-

ment si l'on prend du mouvement, & moins si l'on dort, ou si l'on reste en repos.

15. Ainsi, lorsque vous voudrez rendre l'ellébore plus actif, donnez du mouvement au corps. Si l'on veut qu'il agisse moins, qu'on reste tranquille, ou qu'on dorme. Les nausées [1], que suscite l'oscillation d'un vaisseau, prouvent que le mouvement trouble le corps.

[1] Le mot *nautie*, d'un ancien manuscrit, se dit particuliérement des dégoûts qu'on a sur un vaisseau, & ensuite de tout dégoût. D'autres lisent *nautilie*, *la navigation* même; mais on peut entendre le passage comme dans ma version latine. *Les nausées* qui résultent du mouvement, après avoir pris l'ellébore, prouvent que ce mouvement trouble le corps.

16. L'ellébore est dangereux pour ceux qui ont la fibre charnue & compacte; il leur cause des convulsions [1].

[1] *V.* cependant Gassendi, t. 2, p. 144.

17. Si, étant ſans fièvre, on a de l'averſion pour le manger, des douleurs piquantes au cardia, des tournoiemens de tête, & ſouvent quelque amertume dans la bouche, on a beſoin d'être purgé par le haut.

18. Les douleurs au-deſſus du diaphragme, & qui indiquent un purgatif, indiquent qu'il faut purger par le haut; celles qui ſont au-deſſous indiquent qu'il faut purger par le bas.

19. Ceux qui ont pris des purgatifs, & n'ont pas ſoif après avoir été purgés, ne ſont dégagés des mauvaiſes humeurs, que lorſqu'ils ſont pris de la ſoif.

Principe important pour les anciens.

20. Celui qui eſt ſans fièvre, & qui ſent des tranchées, une peſanteur dans les genoux, & une douleur aux lombes, a beſoin d'être purgé par le bas.

21. Les ſelles noires, ſanguinolentes & ſpontanées, ſoit avec de la fièvre, ſoit ſans fièvre, ſont très-mauvaiſes. Plus il y a de mauvaiſes couleurs dans les ſelles, plus auſſi le mal eſt grand. Si ces évacuations ſont l'effet d'un purgatif, il y a moins de mal, pourvu cependant que ce qu'il y a de mauvais ne ſoit pas en trop grande quantité.

22. La plupart des maladies, au commencement deſquelles l'atrabile paroît par haut ou par bas, ſont mortelles.

23. Les ſujets exténués par des maladies aiguës ou longues, ou à la ſuite de bleſſures, ou autrement, & qui rendent par le bas de la bile noire, ou comme du ſang noir, meurent le lendemain.

24. La dyſſenterie qui commence par l'atrabile eſt mortelle *en général.*

25. Le ſang qui fait éruption par

le haut eſt le plus ſouvent de mauvais augure ; mais quelquefois le ſang noir qui ſort par le bas, peut [1] n'être pas un mauvais ſymptôme.

[1] Je l'ai vu terminer heureuſement une fièvre quarte rebelle dans un jeune ſujet.

26. Si un ſujet dyſſentérique rend comme des chairs par les ſelles, cela peut devenir mortel.

27. Le ventre de ceux qui ont de grandes hémorrhagies, dans les fièvres, de quelque partie que ce ſoit, devient humide lorſque ces ſujets ſe rétabliſſent.

28. Les ſelles bilieuſes *des fébricitans* ceſſent, s'il leur ſurvient une ſurdité, & réciproquement la ſurdité ceſſe s'il leur ſurvient des ſelles bilieuſes.

29. Si dans les fièvres il ſurvient de la rigueur le ſixième jour, la criſe ſe fait difficilement.

30. Dans les maladies qui ont des

paroxyſmes, ſi la fièvre reprend le lendemain à l'heure où elle avoit quitté la veille, la criſe ſe fait difficilement.

31. Une cenſation de laſſitude pénible dans les fièvres eſt ſuivie de dépôts aux articulations, mais ſur-tout aux [1] mâchoires.

[1] C'eſt-à-dire, près de leur articulation.

32. Lors de la convaleſcence, c'eſt aux endroits où l'on a éprouvé quelque ſenſation pénible, que ſe font les dépôts.

33. S'il y avoit quelque partie affectée avant la maladie, c'eſt-là qu'elle fixe ſon ſiège.

34. Si dans une fièvre on éprouve une ſuffocation ſubite, ſans qu'il y ait de tumeur au pharynx, le cas eſt mortel.

35. Si un malade a le cou tourné, & ne peut avaler, ſans qu'il y ait tumeur, le cas eſt mortel.

36. Les ſueurs qui paroiſſent dans les fièvres, ſont avantageuſes le trois, le cinq, le ſept, le neuf, le onze, le quatorze, le dix-ſept, le vingt-un, le vingt-ſept, le trente-un, le trente-quatre ; car ces ſueurs jugent les maladies. Celles qui ne paroiſſent pas l'un de ces jours-là préſagent un état laborieux, une longue maladie, & des récidives.

37. Les ſueurs froides dans une fièvre aiguë préſagent la mort; mais dans une fièvre plus modérée, une longue maladie.

38. * La partie du corps où paroît la ſueur, eſt celle où la maladie a ſon ſiège.

39. * La partie qui eſt froide [1] ou chaude eſt auſſi celle où la maladie a ſon ſiège.

[1] C'eſt-à-dire, ou plus froide, ou plus chaude qu'elle n'eſt naturellement.

40. S'il arrive des changemens

rapides dans le corps, & qu'il ſe refroidiſſe & ſe réchauffe alternativement; ou s'il change de couleur, cela indique une longue maladie.

41. Une ſueur abondante, à la ſuite du ſommeil, indique qu'on prend trop de nourriture. Si elle ſurvient à celui qui n'en prend pas trop, ſachez qu'il a beſoin d'évacuer.

42. * Une ſueur abondante & continuelle, froide ou chaude, indique, ſavoir, la première, une plus grande maladie; la ſeconde, une moindre.

43. Ceux dont les fièvres continues deviennent plus fortes, chaque troiſième jour, ſont plus en danger. Mais de quelque manière qu'elles deviennent intermittentes, cela indique qu'elles ne ſont pas dangereuſes *en général*.

44. Ceux qui ont de longues fièvres ſont expoſés à des tumeurs,

ou à des douleurs aux articulations.

45. Ceux qui ont des tumeurs, ou des douleurs aux articulations, après qu'ils ont été guéris de longues fièvres, prennent trop d'alimens.

46. Si la rigueur ſurvient fréquemment dans une fièvre continue, le malade étant déjà affoibli, le cas eſt mortel.

47. Les crachats livides, ſanguins, fétides, bilieux, dans les fièvres continues, ſont mauvais. Mais ſi les crachats viennent tels qu'ils doivent être, cela eſt avantageux. Si au contraire il reſte dans la poitrine quelque choſe dont elle ne ſoit pas purgée, c'eſt un mal. C'eſt auſſi un mal ſi l'on ne rend pas par les urines, ou par les ſelles, ce qu'il ſeroit avantageux d'évacuer.

48. Dans les fièvres continues (*aiguës*) ſi l'extérieur eſt froid, mais l'intérieur brûlant, & que la

ſoif preſſe le malade, le cas eſt morte.

49. Dans une fièvre continue (*aiguë*), ſi la bouche eſt tournée, le ſourcil tiraillé, l'œil renverſé; ſi le malade ne voit pas, n'entend pas, étant déjà très-affoibli; enfin, s'il paroît un de ces ſymptômes, la mort n'eſt pas éloignée.

50. Si dans une fièvre continue (*aiguë*) il ſurvient une difficulté de reſpirer, & une aliénation d'eſprit, le cas eſt mortel.

51. Les dépôts qui ſurviennent dans les fièvres, & qui diſparoiſſent, ſans aboutir, aux premiers mouvemens critiques, préſagent une longue maladie.

52. Ceux dont les yeux larmoient involontairement, dans les fièvres aiguës, ſont en très-grand danger.

53. Lorſque dans les fièvres ardentes, il s'amaſſe des matières viſ-

queuſes aux dents, les fièvres deviennent ou plus fortes ou plus longues.

54. Ceux qui dans les fièvres ardentes ont de petites toux sèches & fréquentes, n'ont pas ſoif proportionnément à la fièvre.

55. Les fièvres qui ſurviennent aux tumeurs des glandes ſont mauvaiſes, excepté les éphémères.

56. Les ſueurs qui ſurviennent à un fébricitant, ſans faire ceſſer la fièvre, ſont mauvaiſes, ou la maladie ſe prolonge; mais alors elles ne ſont qu'un ſigne de beaucoup d'humidité *dans le ſujet*.

57. La fièvre qui ſurvient à une convulſion, ou à un tétanos, fait ceſſer la maladie.

58. La rigueur qui ſurvient à une fièvre ardente la fait ceſſer.

59. La fièvre tierce légitime ſe juge en ſept accès au plus.

60.

60. Si dans les fièvres aiguës, il ſurvient à la ſurdité un grand ſaignement de nez, ou ſi le ventre ſe lâche, la maladie ceſſe.

61. Si la fièvre ceſſe dans un jour non critique, elle revient ordinairement.

62. Si dans les fièvres il ſurvient une jauniſſe, ſans rigueur, avant le ſeptième jour, c'eſt un mauvais ſigne; à moins qu'il ne ſurvienne un flux ſoit par les ſelles, ſoit par les urines, ou un ſaignement de nez abondant.

63. * Si dans les fièvres on éprouve de la rigueur tous les jours, la ſolution [1] de la fièvre ſe fait partiellement chaque jour.

[1] Quelques manuſcrits grecs portent ſimplement « la fièvre ceſſe ».

64. La jauniſſe qui dans les fièvres ſurvient le ſept, le neuf, le onze, le quatorze, eſt avantageuſe,

ſi l'hypochondre droit n'eſt pas dur : s'il l'eſt, le cas eſt douteux.

Voy. S. 6, 42.

65. Dans les fièvres une chaleur ardente à l'eſtomac, ou une douleur poignante au cardia, eſt de mauvais augure.

66. Dans les fièvres aiguës, les mouvemens convulſifs, ou les douleurs d'entrailles, ſont de mauvais augure.

67. Dans les fièvres, les frayeurs qui interrompent le ſommeil, ou les convulſions, ſont de mauvais augure.

68. Dans les fièvres (*aiguës*), la reſpiration entrecoupée eſt un mauvais ſigne ; elle indique un état convulſif.

69. Ceux qui dans un état fiévreux rendent d'abord des urines épaiſſes, grumeleuſes, & en petite quantité, ſe trouvent mieux ſi elles

ſont ſuivies de beaucoup d'urines très-délayées. Or, ces dernières ſuivent ſur-tout celles qui ont dès l'abord formé un ſédiment denſe par la groſſiéreté des matières.

70. Les fébricitans, qui rendent des urines troubles comme celles des bêtes de ſomme, ont des douleurs de tête, ou ils en auront.

71. Ceux dont la maladie doit ſe juger le ſept, rendent des urines qui, le quatre, ont un nuage rougeâtre, ſi d'ailleurs tout va dans l'ordre.

72. Ceux dont les urines reſtent aqueuſes, blanches, ſont en danger, ſur-tout [1] ſi ces urines ſurviennent aux frénéſies.

[1] Pluſieurs autres manuſcrits portent : « c'eſt ce qui paroît ſur-tout dans les cas de » frénéſies ».

73. Lorſque les hypochondres ſont météoriſés, mais ſans inflam-

mation, si, à la douleur de l'hypochondre, il survient des borborigmes qui gagnent le bas, le mal cesse; sur-tout si le ventre se lâche avec des vents & un flux d'urines.

Voy. Prœnot. 60, *Coac.* 281.

L'aphorisme vulgaire est pris des *Coac.* n°. 291. « S'il survient une douleur des lombes à ceux qui ont les hypochondres » météorisés & qui y éprouvent des borborigmes, leur ventre redevient humide, » à moins qu'ils ne rendent des vents, & » beaucoup d'urines : ce qui a lieu dans les » fièvres ».

Mais les interprètes, sur-tout Ferrant de Bourges, renvoient à celui qui précède, pour y trouver du sens. Celse n'a pas non plus suivi celui-ci. (*Voyez* mes notes latines.)

74. Ceux qui ont à craindre des dépôts aux articulations, en sont quelquefois garantis par un flux abondant d'urines épaisses & blanches, comme on en voit au quatrième jour dans quelques malades qui ont des fièvres accompagnées

d'une lassitude pénible ; mais ils en sont sur-tout garantis s'il survient aussi un grand saignement de nez.

75. * Si quelqu'un pisse du sang & du pus, cela indique un ulcère à la vessie ou aux reins.

76. * Si dans des urines épaisses on apperçoit comme des filamens, cela vient des reins.

77. * Ceux qui rendent des matières furfuracées, dans des urines épaisses, ont une affection psorique à la vessie.

78. * Le sang qui sort spontanément par la verge indique la rupture d'un vaisseau des reins.

Voyez les Médecins de Breslaw sur les hémorroïdes de la vessie.

79. × Ceux dont les urines déposent comme du sable, ont la vessie attaquée de la pierre.

Ceci est réfuté dans *de affect. intern.*

80. Si l'on rend du ſang grumelé par la verge, avec ſtrangurie, & que la douleur ſe porte à l'hypogaſtre & au périnée, le ſyſtême de la veſſie eſt offenſé.

Voy. De affect. intern.

81. = Si l'on rend du ſang, du pus, des matières ſquammeuſes par la verge, & que cela ait une mauvaiſe odeur, la veſſie eſt ulcérée.

Voy. de affect. int. & aph. 39, S. 7.

82. Ceux à qui il ſurvient un petit tubercule dans l'urètre, ſont délivrés de ce mal, ſi ce tubercule vient à s'ouvrir & ſuppure.

83. L'urine abondante pendant la nuit, indique que les ſelles ne ſont pas aſſez copieuſes.

SECTION V.

1. LES convulſions, cauſées par l'ellébore, peuvent être mortelles.

2. Les convulſions, après une bleſſure, peuvent être mortelles.

3. Les convulſions, le hoquet, après une grande perte de ſang, ſont de mauvais augure.

4. Les convulſions ou le hoquet, après une trop forte purgation, ſont de mauvais augure.

5. Si un homme ivre perd la parole tout-à-coup, il meurt convulſé, à moins que la fièvre ne le prenne; où qu'étant parvenu au terme où l'ivreſſe doit ceſſer, il ne recouvre la parole.

Conférez S. 7, 9.

6. Ceux qui ſont pris d'un tétanos périſſent ſouvent en quatre

jours ; mais s'ils passent le quatorze ils en réchappent.

7. L'épilepsie qui se manifeste avant l'âge de puberté se guérit quelquefois ; mais si elle persévère jusqu'à vingt-cinq ans, elle ne finit qu'à la mort.

8. Si les pleurétiques n'expectorent pas, dans les quatorze jours, la matière morbifique, la suppuration s'établit.

9. La phthisie attaque la jeunesse, sur-tout depuis dix-huit ans jusqu'à trente-cinq.

10. Ceux dont la squinancie disparoît, & se jette sur la poitrine, périssent la plupart en sept jours : s'ils passent ce terme, sans expectorer de phlegmes, la suppuration s'établit.

11. Si les phthisiques rendent des crachats qui ont une odeur forte, lorsqu'on les jette sur des

charbons ardens; & si les cheveux leur tombent de la tête, le cas est mortel.

12. Lorsque les cheveux tombent aux phthisiques, il leur survient un cours de ventre, & ils meurent.

Cet aphorisme & le précédent n'en font qu'un, & ne peuvent être séparés. Quelques manuscrits le prouvent.

13. Si l'on expectore un sang spumeux, sans aucune douleur, au-dessous du diaphragme, cette excrétion vient des poumons.

14. = Les phthisiques à qui il survient une diarrhée, meurent.

Cet aphorisme est ailleurs réuni avec plus de vérité aux 11, 12, & les trois n'en font qu'un, qui est celui-ci.

Si les phthisiques rendent des crachats qui exhalent une odeur forte sur la braise, & que les cheveux leur tombent, il leur survient une diarrhée, & ils meurent.

15. Si les pleurétiques, chez

qui la ſuppuration s'eſt établie, ſont purgés du pus dans les quarante jours, ils guériſſent : autrement ils deviennent phthiſiques.

16. L'eau chaude employée trop ſouvent expoſe à ces inconvéniens-ci : elle amollit les chairs, affoiblit les nerfs, rend l'eſprit lourd, cauſe des hémorrhagies, des ſyncopes, qui ſont quelquefois ſuivies de la mort.

De liquid. uſu. & les ſuivans.

17. = L'eau froide cauſe des convulſions, des tétanos, des mortifications, des rigueurs fébriles.

Mauvaiſe répétition du n°. 20 ſuivant.

18. L'eau froide eſt ennemie des os, des dents, des nerfs, de la cervelle, de la moëlle épinière. L'eau chaude y eſt très-favorable.

19. Il faut réchauffer les parties qui ont perdu leur chaleur naturelle, à moins qu'il y ait hémorrha-

gie ou diſpoſition à l'hémorrhagie.

20. L'eau froide eſt mordante pour les ulcères. Elle durcit la peau, produit des mortifications, empêche les parties dolentes de ſuppurer, cauſe des rigueurs fébriles, des convulſions, & des tétanos.

21. Il arrive quelquefois qu'en verſant beaucoup d'eau froide au milieu de l'été ſur un jeune homme robuſte pris d'un tétanos, & ſans ulcère, on rappelle la chaleur : alors la chaleur fait ceſſer le tétanos.

Dans les pays chauds, le fait eſt prouvé.

22. Lorſque l'eau chaude détermine la ſuppuration, c'eſt dans toutes les plaies un ſigne qui donne la plus grande confiance. Elle amollit la peau, la raréfie, calme la douleur, les rigueurs, modère les ſpaſmes, relâche le tétanos, diſſipe les peſanteurs de tête. Elle eſt utile aux fractures des os, ſur-

tout à ceux qui ſont à nud; & particuliérement à ceux de la tête où il y a une plaie, à toutes les parties que le froid mortifie, ou qui ſont ulcérées; aux dartres rongeantes, aux parties génitales, à la matrice, à la veſſie. Dans toutes ces circonſtances l'eau chaude devient utile, & détermine la guériſon; mais l'eau froide eſt contraire, & mortifie.

Cet Aph., & les précédens, depuis le n°. 16, pris du traité ſur *l'uſage des liquides*, ſont ici rendus dans le ſens de ce texte original. Foës le lit avec une négation au commencement comme quelques manuſcrits: « quoique l'eau chaude ne détermine » pas la ſuppuration dans toute plaie, &c. »: d'autres entendent l'aphoriſme *de la chaleur & du froid ſimplement*, & ſuppriment la négation avec pluſieurs bons manuſcrits & l'ancien traducteur oriental. D'autres liſent « dans » toute plaie non récente ».

23. Dans les cas d'hémorrhagie préſente ou imminente, verſez de

l'eau

l'eau froide, non ſur l'endroit même d'où le ſang ſort, ou doit ſortir, mais autour. Appliquez auſſi l'eau froide [1] ſur la partie où le ſang récemment extravaſé menace d'une inflammation; mais elle mortifieroit les parties enflammées depuis quelque tems. Appliquez encore l'eau froide ſur l'éryſipèle non ulcérée; car elle mortifieroit celle qui eſt ulcérée.

[1] Avec du ſel.

24. Les ſubſtances froides, comme la neige, la glace, ſont contraires à la poitrine: elles cauſent des toux, des hémorrhagies, & des affections catarrhales.

25. Les tumeurs avec douleur aux articulations & qui n'aboutiſſent pas, les affections goutteuſes des pieds, les ſpaſmes diminuent, ſe calment à certain degré ſi l'on y verſe beaucoup d'eau froide: car

F

une médiocre ſtupeur fait ceſſer la douleur.

Cet avis ne ſeroit pas toujours utile.

26. L'eau qui s'échauffe promptement, & ſe refroidit de même, eſt la plus légère.

27. Si ceux qui ont ſoif la nuit, mais non extrêmement, s'endorment, cela eſt avantageux.

En ce que le ſommeil calme la ſoif. *Voy.* Epid. VI. S. 4, 21. L'aph. vulgaire eſt : = Mais elle eſt bonne à ceux qui ont envie de boire pendant la nuit, ayant très-ſoif, s'ils s'endorment par-deſſus.

28. On provoque le flux menſtruel en expoſant la partie ſexuelle à une fumigation d'aromates, (*ou à un bain de vapeur aromatique*). Cette opération peut même être utile en nombre d'autres cas, ſi elle ne cauſe pas de peſanteur de tête.

29. = *Répétit. litt. du* n°. 1, S. 4.

30. Une femme groſſe, attaquée

d'une maladie aiguë, eſt en danger de mort.

31. Les ſaignées *copieuſes* font avorter les femmes groſſes, ſurtout ſi le fœtus eſt avancé.

32. Une femme qui vomit le ſang à la ſuite du dérangement de ſes règles, ceſſe de le vomir ſi les règles reparoiſſent.

33. Si une femme, dont les règles ſont ſupprimées, rend du ſang par le nez ou par l'anus, cela lui eſt avantageux.

34. Un flux de ventre conſidérable met une femme groſſe en danger d'avorter.

35. L'éternuement qui ſurvient à une femme dans le trouble d'accès hyſtériques, ou dans un enfantement douloureux, lui eſt utile.

36. Une femme dont les menſtrues ſont décolorées, ou irrégulières, à

tous égards, a besoin d'être purgée.

37. Si le sein d'une femme grosse s'affaisse subitement, elle avorte.

J'ai vu la vérité de cette sentence. *Voyez* cependant Aphor. 54.

38. × Si une femme est grosse de deux enfans, & qu'une de ses mammelles s'affaisse, elle avorte d'un des jumeaux; du mâle, si c'est la droite; d'une femelle, si c'est la gauche.

39. Si une femme a du lait sans avoir eu d'enfans, ses règles sont supprimées.

40. Les femmes en couche dont le lait [1] se grumèle dans le sein, sont menacées de frénésie.

[1] Le texte dit *le sang*. Il s'agit du *poil*. M. Lorry l'entend des lochies supprimées, & qui se transportent aux parties supérieures: Mais le terme grec *systrophetai* signifie *se grumèle*, *se coagule*, & non pas *se transporte*. De-là dans Hippocrate *systremma*, *matière grumelée*, *coagulée*.

41. × Pour savoir si une femme

eſt groſſe, donnez-lui de l'eau miellée au moment où elle va ſe coucher, & ſans avoir ſoupé. Si elle éprouve des coliques, elle eſt groſſe; autrement, point.

42. × Si une femme eſt groſſe d'un enfant mâle, elle a bonne couleur; mais mauvaiſe, ſi elle porte une femelle.

43. * Si une femme groſſe a la matrice attaquée d'une éryſipèle, le cas eſt mortel.

Cette ſentence, répétée ailleurs, préſente une théorie plus éclairée.

44. Celles qui, après un avortement, tombent dans une extrême maigreur, ne conçoivent plus que quand elles ont repris de l'embonpoint.

Tel eſt cet aphoriſme ſelon le traité *de nat. mulieb.* & *de ſterilib.* Mais voici le vulgaire, & enſuite celui de quelques manuſcrits actuels.

N. Celles qui, étant très-minces,

ſe trouvent groſſes, avortent avant qu'elles aient pris de l'épaiſſeur.

N. Celles qui, étant très-minces, avortent à deux ou trois mois, ne conçoivent plus avant d'être épaiſſies.

45. Celles qui, étant médiocrement graſſes, avortent ſans cauſe manifeſte, le deuxième ou troiſième mois, ont les orifices des vaiſſeaux utérins remplis de mucus; de ſorte que le fœtus ne pouvant reſter attaché à la matrice, s'en ſépare, *par ſon poids*.

46. Les femmes trop graſſes ne conçoivent pas. La graiſſe leur obſtrue l'orifice de l'utérus; & elles ne conçoivent que lorſqu'elles ſont devenues plus minces.

47. Si l'utérus incliné vers l'aîne vient à ſuppuration, il ſe forme là néceſſairement une colliquation ulcéreuſe.

48. × Les fœtus mâles ſont du côté droit, & les femelles du côté gauche.

De même S. 7, 43.

49. * Pour expulſer l'arrière-faix, faites prendre un ſternutatoire, & fermer les yeux & la bouche.

Si cet avis eſt d'Hippocrate, il n'en demande pas moins de prudence.

50. Si vous voulez arrêter les règles trop abondantes, appliquez une grande ventouſe ſur les ſeins.

51. Le téneſme, qui ſurvient à une femme groſſe, la fait avorter.

Je place ici avec les manuſcrits cet aph. qui ſe lit ordinairement S. 7, 27. où il eſt déplacé.

52. Celles qui ſont groſſes ont l'orifice de l'utérus fermé.

Il y a des exceptions; car la ſuperfétation n'eſt plus équivoque.

53. Si le lait coule abondamment des mammelles d'une femme groſſe.

le fœtus eſt[1] foible; mais ſi les ſeins ſont fermes, cela indique un fœtus mieux portant.

[1] Il y a des exceptions.

54. Celles dont les ſeins diminuent, ſont menacées d'avortement: mais ſi les ſeins redeviennent fermes, ces femmes y éprouvent de la douleur, ou à la cuiſſe, ou aux genoux, ou aux yeux; & elles n'avortent pas.

55. Celles dont l'orifice de l'utérus eſt dur, ont néceſſairement cet orifice fermé.

56. Les femmes groſſes qui ſont attaquées de quelque fièvre, & qui éprouvent une extrême [1] chaleur, ſans cauſe manifeſte, accouchent difficilement & avec danger. Peut-être même n'évitent-elles pas une fauſſe-couche.

[1] Je ſuis les plus anciens textes. D'autres liſent « maigreur ».

57. Les convulsions, ou les syncopes qui surviennent au flux menstruel, sont un mauvais symptôme.

58. Les règles trop abondantes causent des maladies ; &, si les règles ne viennent pas, l'utérus est cause de différentes maladies.

59. L'inflammation de l'utérus, ou du rectum, ou la suppuration des reins est suivie de strangurie ; & le hoquet survient à l'inflammation du foie.

60. × Si une femme ne conçoit pas, & que vous vouliez savoir si elle peut concevoir, couvrez-la de vêtemens, & faites sous elle une fumigation. S'il vous paroît que l'odeur monte par son corps, au nez & à la bouche, sachez que ce n'est pas par elle-même qu'elle est stérile.

61. Si une femme grosse a ses règles, le fœtus ne peut être robuste.

62. Si les règles sont supprimées,

ſans friſſonnement & ſans fièvre, & qu'il ſurvienne un abattement, des ſyncopes, des dégoûts extraordinaires, des appétits biſarres, tenez cette femme pour groſſe.

63. Celles qui ont l'utérus froid & épais ne conçoivent pas, ni celles qui l'ont trop humide; car l'eſprit prolifique de la ſemence s'y éteint. Celles qui l'ont deſſéché & ardent ne conçoivent pas non plus; car la ſemence s'y diſſipe, faute d'être alimentée. Celles dont la matrice tient un juſte milieu entre ces deux extrêmes, deviennent fécondes.

64. Il en eſt de même des hommes: car ou l'*extrême* raréfaction du corps laiſſe diſſiper l'eſprit prolifique, de ſorte que la ſemence n'en porte point dans l'orifice de l'utérus; ou la *trop grande* denſité du corps ne laiſſe point tranſpirer l'humidité ſurabondante; ou la froi-

deur du tempérament ne permet pas à la ſemence d'entrer dans une aſſez grande efferveſcence pour être lancée avec vigueur dans l'utérus ; ou la même choſe arrive par trop de chaleur.

65. Le lait eſt nuiſible dans les maux de tête, dans les fièvres, ſurtout aiguës. Il eſt encore nuiſible à ceux qui ont les hypochondres météoriſés, agités par des borborygmes ; à ceux qui ont ſoif; à ceux qui rendent des ſelles bilieuſes ; à ceux qui ont eu des grandes hémorrhagies.

Il eſt utile à ceux qui ont une diſpoſition à la phthiſie, pourvu qu'ils aient à peine un ſentiment de fièvre. Il peut être utile dans de petites fièvres de long cours, & à peine ſenſibles, pourvu qu'on n'apperçoive aucun des ſymptômes ſuſdits, ni aucun de ceux qui in-

diquent [1] une phthisie déterminée.

[1] Je suis dans cet aphorisme les précieux restes des plus anciens de mes manuscrits.

66. Ceux à qui il survient des tumeurs après des blessures, ne sont presque pas exposés à des mouvemens convulsifs, ni à des délires; mais si les tumeurs sont à quelque partie postérieure, & disparoissent subitement, il en résulte des spasmes & un tétanos. Si ces tumeurs étoient par-devant, leur disparition cause une manie, ou une douleur de côté aiguë, ou une suppuration interne, ou une dysenterie, (qui, dans ces cas-là, est ce qui peut arriver de mieux;)

Selon Celse, qui avoit certainement lu cette vérité.

67. S'il ne paroît pas de tumeurs après de grandes blessures & dangereuses, cela est mauvais.

68. Les tumeurs molles ne ſont point dangereuſes : celles qui ſont crues & n'aboutiſſent pas, ſont mauvaiſes.

69. Lorſqu'on ſent de la douleur à l'occiput, une ſaignée faite à la veine verticale du front devient utile.

70. * Les rigueurs commencent chez les femmes aux lombes ſurtout, s'étendent par le dos juſqu'à la tête; mais dans les hommes à la partie antérieure ou poſtérieure du corps [1].

Les éditions vulgaires ajoutent « comme aux coudes, aux cuiſſes : mais leur peau eſt raréfiée ; c'eſt ce que démontre le poil ». Mais il faut pour lors reprendre le paſſage entier au L. 6, Epid. S. 3, & lire : « Les friſſons nous ſaiſiſſent plutôt à l'extérieur qu'à l'intérieur du corps, comme aux coudes, aux cuiſſes. D'ailleurs la peau eſt plus raréfiée ; c'eſt ce que démontre le poil ». Mais ce verbiage eſt celui d'un franc ignorant.

71. Ceux qui ont une fièvre quarte ne ſont preſque pas attaqués de [1] convulſion ; mais s'ils en étoient attaqués auparavant, la convulſion ceſſe pendant le cours de la fièvre.

[1] L'épilepſie, comme il faut l'entendre.

72. Ceux qui ont la peau tendue, sèche & dure, finiſſent ſans ſueur : ceux qui ont la peau lâche & raréfiée finiſſent avec des ſueurs.

73. Les ictériques éprouvent à peine quelque difficulté [1] de reſpirer.

[1] Les verſions ordinaires rendent : « ne » ſont pas beaucoup tourmentés de fla- » tuoſités ». Galien, ſentant le faux de ce ſens, vouloit en retrancher la négation. Mais il devoit prendre le mot *pneumatodées*, comme on l'entendoit dans le dialecte d'Hippocrate ; & il auroit ſu la vérité.

SECTION VI.

1. Les rots [1] acides qui ſurviennent dans les flux lientériques de long cours, ſont de bonne augure ſi le malade n'en rendoit pas auparavant.

[1] En liſant *oxyreugmie*, & non pas *oxyregmie* qui ſignifie vomiſſement acide : ce qui eſt cependant le faux texte de tous les imprimés grecs.

2. Ceux dont le nez eſt très-humide, & la ſemence trop délayée, jouiſſent d'une foible ſanté. Dans les deux cas contraires, la ſanté eſt plus robuſte.

3. L'averſion du manger eſt un mauvais ſigne dans les dyſſenteries de long cours; mais elle eſt encore de plus mauvais augure s'il y a de la fièvre.

4. Les ulcères abreuvés d'une ſanie âcre, ſont de mauvais caractère.

5. C'eſt par le ſiège des dou-

leurs, soit au côté, soit à la poitrine, soit à un membre quelconque, qu'il faut savoir discerner si elles sont très-graves.

6. Les maux des reins & de la vessie guérissent très-difficilement dans les vieillards.

7. Les tumeurs avec des douleurs aux différentes régions du ventre sont plus supportables si elles sont plus [1] élevées : si elles ne le sont pas, elles sont plus sensibles.

[1] Les uns entendent *élevées* du local, comme Honaïn qui traduit « *dans* un lieu » plus haut ». On cite aussi un prétendu parallèle de Celse, L. 2, c. 8, p. 69. L. 25, où il s'agit du local; mais cet endroit de Celse n'a point de rapport avec l'aphorisme. Il seroit même contradictoire. L'endroit qu'on a cité des coaques mérite attention, n°. 613; mais le cas est tout différent. Il s'agit dans l'aphorisme de tumeurs dans les tégumens, & non internes. Quant au mot *tumeur*, il est dans dix de mes manuscrits & dans deux arabes, deux interprètes grecs.

8. Les ulcères qui ſurviennent aux hydropiques, ne guériſſent pas facilement.

9. Les puſtules larges ne cauſent point de grandes démangeaiſons.

10. Dans les grands maux de tête, s'il coule du pus, ou de la pituite, ou du ſang par les narines, ou par la bouche, ou par les oreilles, cela fait ceſſer le mal.

Conférez les Mémoir. Académ. de Stockholm. 1784, p. 314, *Edit. Suédoiſe* : le fait eſt bien important.

11. S'il ſurvient des hémorrhoïdes aux mélancholiques, ou à ceux qui ſont ſujets au maux [1] néphritiques, c'eſt un avantage.

[1] On rapporte ici mal-à-propos le livre des criſes pour lire « aux Phrénéti» ques », comme Aph. 21 plus bas.

12. Si en guériſſant des hémorrhoïdes chroniques, on n'en con-

ſerve pas une, l'hydropiſie ou la phthiſie peuvent en être la ſuite.

13. S'il ſurvient un éternuement réitéré à celui qui eſt pris d'un hoquet, cela le fait ceſſer.

14. Si l'eau d'un [1] hydropique eſt reportée par les vaiſſeaux ſanguins dans les inteſtins, ou dans les reins & dans la veſſie, le mal ceſſe.

[1] Leucophlegmatique. *Voy.* S. 7, 29.

15. Dans les longues diarrhées, s'il ſurvient un vomiſſement ſpontané, le mal ceſſe.

16. La diarrhée qui ſurvient à la pleuréſie, ou à la péripneumonie, eſt dangereuſe.

17. Etre pris d'une diarrhée pendans une ophthalmie, cela eſt avantageux.

18. Celui dont on a percé ou la veſſie, ou le cerveau, ou le cœur,

ou le diaphragme [1], ou un des intestins grêles, ou l'estomac, ou le foie, est dans un cas mortel.

[1] Les Arabes, & leurs traducteurs, ont lu les *reins* & non le *diaphragme*.

19. = Si l'on coupe un os, un cartilage, un nerf (ou bien un *tendon*), la partie mince [1] de la joue, le prépuce, ces parties ne recroissent pas & ne forment pas de réunion.

[1] On a voulu lire ici *ouatos* c. a. d. *le petit lobe de l'oreille*; mais Aristote, qui a lu simplement *la joue*, confirme les textes. Il ajoute cependant *la paupière*; ce qui n'est plus dans nos textes ni grecs, ni arabes. *Voy.* Hist. Anim. L. 1, C. 13, & Aph. S. 7, 28. J'observerai que plusieurs expériences modernes faites en Italie, ont prouvé que les nerfs & les tendons étoient susceptibles de former une réunion solide après avoir été coupés & séparés. Les progrès de la chirurgie ont marqué les exceptions à faire à cet aphorisme & au précédent.



20. S'il s'extravaſe du ſang dans quelque cavité, & qu'il y ſéjourne, il faut qu'il s'y putréfie & ſe change en pus.

21. Les varices ou les hémorrhoïdes qui ſurviennent aux maniaques, font ceſſer la manie.

22. Les douleurs déchirantes, qui paſſent du dos aux coudes, ceſſent par la ſaignée.

23. La crainte, un état moroſe avec des inſomnies qui durent longtems, tiennent de la melancholie.

24. ═ Si l'on perce l'un des inteſtins grêles, la plaie ne ſe réunit pas.

Voy. Aph. 18, ci-deſſus, dont il fait partie.

25. Il n'eſt pas bon que l'éréſipèle répandue au dehors ſe porte au dedans; mais ſi le mal paſſe du



dedans au dehors, cela est avantageux.

26. Ceux à qui il survient des tremblemens dans les fièvres ardentes, en sont délivrés par le délire qui leur survient.

27. Dans les cas de suppuration interne, & d'hydropisie, si l'on emploie le feu, ou un instrument tranchant, & qu'on laisse évacuer beaucoup d'eau ou de pus tout-à-coup, la mort peut souvent en être la suite.

28. * Les ennuques n'ont pas la goutte, & ne deviennent pas chauves.

29. Une femme, *en général*, n'a point la goutte, à moins que ses règles n'aient cessé.

30. Un jeune homme, *en général*, n'a point la goutte avant les premières jouissances.

31. == on fait cesser les dou-

leurs des yeux, ou par des [1] fomentations de vin pur, ou par des bains, ou par des [2] vapeurs aqueuſes, ou par la ſaignée, ou par des purgatifs.

[1] Le mot grec a un double ſens. Il peut ſignifier auſſi *la boiſſon de vin pur*; mais dans ce cas-ci Hippocrate ſe ſert plutôt de *thorexis*, comme aphoriſme 36, ci-deſſous. *Voy*. Aph. 46, S. 7.

[2] Le mot grec ſignifie auſſi *ſueurs dans une étuve*; c'eſt le ſens que j'ai pris dans ma verſion latine.

32. * Les bègues ſont ſur-tout pris de longues diarrhées.

33. Ceux qui rendent des rots acides ſont peu ſujets à la pleuréſie.

34. Ceux qui ont de groſſes varices deviennent moins chauves; & s'il ſurvient des varices aux chauves, les cheveux leur reviennent.

C'eſt ainſi qu'Ariſtote avoit lu cet aph. au moins pour le ſens. D'autres liſent : » ceux qui ſont chauves ne ſont pas ſujets » aux groſſes varices; & s'il, &c.

35. = La toux qui ſurvient aux hydropiques eſt de mauvais augure.

Voy. Aph. S. 7, 47.

36. = La ſtrangurie & la dyſurie cèdent quelquefois à la boiſſon de vin pur, ou à la ſaignée. Ouvrez les veines internes.

Cet aphoriſme eſt celui de la ſection VII, n°. 48, dont l'aphoriſme de celle-ci n'eſt qu'une partie. « La ſaignée fait ceſ» ſer la dyſurie ; ouvrez les veines in» ternes. »

37. = S'il ſurvient une tumeur & de la rougeur au dehors du cou de celui qui eſt pris d'une ſquinancie, cela eſt de bon augure.

Voy. Aph. S. 7, 49 ; & ſur-tout *Prænot.* 132-136.

38. Il vaut mieux ne pas traiter ceux qui ont des cancers occultes ; car en les traitant on les fait plutôt périr ; mais ſi on ne les traite pas, ils vivent plus long-temps.

39. Il peut ſubvenir des convulſions ou par trop de plénitude, ou par trop de déplétion. Il en eſt de même du hoquet.

40. Ceux qui ont de la douleur vers les hypochondres, & ſans inflammation, en ſont délivrés s'ils leur ſurvient une fièvre.

41. S'il y a dans le corps du pus qui ne ſe décèlent par aucun ſigne, cela vient de l'épaiſſeur ou du pus, ou de la partie purulente.

42. = Si le foie devient dur dans les ictériques, cela eſt mauvais.

Voy. S. 4, 64.

43. Si ceux qui ont la rate affectée ſont pris d'une dysenterie, qui ſoit de long cours, il leur ſurvient une hydropiſie, ou une lienterie, & ils périſſent.

44. Ceux à qui il ſurvient un volvulus à la ſuite d'une ſtrangurie,

périſſent

périssent en sept jours, à moins qu'il ne se déclare une fièvre, & qu'ils ne rendent beaucoup [1] d'urine.

[1] Un Arabe traduit *de sang*. En marge du manuscrit il y a d'*urine*; & d'une autre main.

45. Si les ulcères durent un an, & plus, l'os qui est dessous se carie nécessairement, & les cicatrices des plaies sont profondes *après la guérison*.

46. Ceux que l'asthme ou la toux rend bossus avant la puberté, périssent en général.

Les rhachitiques; mais il y a ici erreur d'effet pour la cause.

47. = Saignez, ou purgez au printems ceux à qui la saignée, ou la purgation est utile.

Voy. S. 7, 53.

48. = La [1] dyssenterie est utile à ceux qui ont la rate affectée.

[1] Ou mieux *la diarrhée*. Cas différent de l'Aph. 43. Ci-devant.

49. Les attaques inflammatoires de goutte aux pieds ſe calment par détumeſcence, & ſe diſſipent en quarante jours.

50. Ceux dont un coup violent a entamé le cerveau, ou l'a comprimé, ſont, la plupart, pris d'une fièvre, & même d'un vomiſſement bilieux.

51. Ceux qui, ſe portant bien, ſont ſubitement pris de grandes douleurs de tête avec perte de la voix & ronflement, périſſent en ſept jours, ſi la fièvre ne ſurvient pas.

52. Obſervez l'état des yeux pendant le ſommeil; car ſi l'on apperçoit du blanc, les paupières étant ſeulement rapprochées, & que le malade n'ait ni diarrhée, ni pris un purgatif, c'eſt un mauvais ſigne, & même mortel; à moins que le malade ne dorme ainſi ordinairement.

53. Les délires accompagnés de rire ne ſont pas de trop mauvais augure ; mais ceux qui ſont ſérieux ſont plus dangereux.

54. Dans les maladies aiguës, avec fièvre, la reſpiration plaintive & gémiſſante eſt de mauvais augure.

55. = Les accès de manie & de goutte ſe font ſentir ſur-tout au printems & en automne.

Voy. S. 3, Aph. 20, 22.

56. Les tranſports d'humeurs ſont dangereux dans les maladies atrabilieuſes, en ce qu'ils peuvent préſager l'apoplexie, des convulſions, la manie ou l'aveuglement.

57. L'apoplexie a lieu ſur-tout entre quarante & ſoixante ans.

58. Si l'épiploon ſort de l'abdomen, il ne tarde pas à ſe putréfier.

59. Lorſqu'à la ſuite de longues

douleurs ſciatiques le fémur ſort de ſa cavité & y entre alternativement, il ſe fait un amas de mucoſités dans cette cavité cotyloïde.

60. Lorſque le fémur reſte longtems hors de ſa cavité à la ſuite d'une longue douleur ſciatique, la jambe ſe déſſèche, & les ſujets deviennent boiteux, à moins qu'on n'y applique le feu.

SECTION VII.

1. Le refroidiſſement des extrémités, eſt de très-mauvais augure, dans les maladies aiguës.

2. Si la chair devient livide ſur un os malade, cela eſt mauvais.

3. Le hoquet & les yeux enflammés après le vomiſſement, ſont de mauvais augure.

Cet aphoriſme manque dans mon meilleur manuſcrit.

4. L'horripilation après la ſueur n'eſt pas bonne.

5. La dysenterie, ou l'hydropiſie, ou l'extaſe ſont *quelquefois* utiles en ſurvenant à la manie.

L'interprète Arabe (de Natan) avoit lu tout le contraire dans ſon texte, mais la marge confirme notre leçon. Un autre manuſcrit du même ne la rappelle pas.

6. Si dans le cours d'une longue

maladie il ſurvient perte d'appétit, des vomiſſemens ſans mélange, des ſelles bilieuſes, cela eſt de mauvais augure.

Je ſuis mes quatre plus anciens manuſcrits grecs. Quant au mot que je rends par *ſelles bilieuſes*, un de ces exemplaires l'explique en marge par *urines bilieuſes*.

7. La rigueur & le délire ſont de mauvais augure, lorſqu'on a beaucoup bu de vin.

Conférez Sect. 5, 5.

8. Si un abcès s'ouvre intérieurement, il ſurvient un abbattement, un vomiſſement, & une ſyncope.

9. = Le délire, ou la convulſion qui ſurvient à une hémorrhagie eſt de mauvais augure.

Voyez S. 5, 3.

10. Le vomiſſement ou le hoquet, le délire ou les convulſions qui ſurviennent au vulvulus ſont de mauvais augure.

11. 12. A la pleuréſie ſurvient la péripneumonie, à la péripneumonie la frénéſie.

Quelques manuſcrits ajoutent *cela eſt mauvais*. Le plus grand nombre l'omet. D'autres liſent ainſi différemment.

N. A la pleuréſie ſurvient la frénéſie; à la pleuréſie, la péripneumonie.

Ce qui eſt pareillement vrai, même aſſez ſouvent. Quatre bons manuſcrits omettent, *à la péripneumonie, la frénéſie*. Les éditions vulgaires préſentent ainſi ces deux aphoriſmes.

N. La péripneumonie qui ſurvient à la pleuréſie (*eſt de mauvais augure.*)

N. La frénéſie qui ſurvient à la péripneumonie (*eſt de mauvais augure.*)

Mais il s'agit dans tous ces aphoriſmes-ci de la ſucceſſion d'une maladie à une autre, & non du danger plus ou moins grand. Voilà pourquoi la plupart des meilleurs anciens textes, omettent le mot *kakon*, mauvais.

13. Les convulſions ou le tétanos ſurvenant à une extrême chaleur du corps (*ſont de mauvais augure.*)

Ceci arrive ſur-tout dans les pays chauds. Mais les Syriens que les Arabes ont ſuivis, liſoient ici *à de grandes bleſſures*, au lieu d'*extrême chaleur*. Galien avoit auſſi vu cette leçon : ce qui feroit analogue à l'aphoriſme ſuivant, & à d'autres.

14. La ſtupeur ou le délire après un violent coup à la tête (*eſt un mauvais ſigne.*)

Conférez 58 ci-après.

15. 16. Après le crachement de ſang, le crachement de pus. Après le crachement de pus, la phthiſie, & la diarrhée : dès que les crachats ſont arrêtés, les ſujets meurent.

17. = Le hoquet ſurvient à l'inflammation du foie.

Quelques manuſcrits omettent ici cette ſentence. *Voyez* S. 5, 59.

18. Aux longues inſomnies peu-

vent ſurvenir les convulſions, le délire.

Voyez Prorrhet. 136, *Coac.* 20, 87, 110, 111, 175, 563. Huits bons manuſcrits ajoutent avec l'arabe de Conſtantin.

N. Le tremblement qui ſurvient à la léthargie eſt un mauvais ſigne.

19. A la dénudation de l'os ſurvient l'éryſipèle.

20 à l'éryſipèle la putréfaction, ou la ſuppuration.

21. Si les artères battent fort dans les plaies, il ſurvient une hémorrhagie.

22. Une douleur qui ſe fait ſentir long-temps dans quelque partie du bas-ventre, eſt ſuivie de ſuppuration.

23. Après des ſelles purement bilieuſes, il ſurvient une dyſenterie.

24. Le délire ou la ſtupeur ſurvient à une plaie de tête, qui pénètre dans le crâne.

Voyez 14 ci-deſſus.

25. = Les convulſions après un purgatif ſont mortelles.

Voyez 41 ci deſſous, & S. 5, 1, dont c'eſt une répétition.

26. Le refroidiſſement des extrémités eſt mauvais à la ſuite de fortes douleurs du bas ventre.

27. *Voyez* S. 5, n°. 51, où je l'ai placé avec les manuſcrits.

28. = Tout os, cartillage, nerf, ou tendon qui a été [1] coupé dans le corps, ne recroît pas, & ne ſe réunit pas.

[1] *Voyez* S. 6, 19. Ce ſeroit *retranché* ſelon le mot *apocope*. Un ſeul manuſcrit, & bon, porte *diacope*, comme S. 6, 19, ce qui ſignifie *entamé ou coupé en travers*. Quand au mot *neuron* qui ſignifie *nerf* & *tendon*, il me manque ici dans le texte de deux excellens manuſcrits, où il a été ajouté d'une main bien plus récente.

29. = La forte diarrhée qui ſurvient à la leucophlegmatie guérit la maladie. *Voyez* S. 6, 14.

30. × Ceux qui rendent des ſelles ſpumeuſes dans les diarrhées, *ne les rendent telles que par* la pituite *qui* leur deſcend de la tête.

31. Le dépôt qui, dans les urines de fébricitans, eſt ſemblable à de la groſſe farine, préſage une longue maladie.

32. Le dépôt bilieux des urines, et très-délié à la [1] partie ſupérieure, indique une maladie aiguë.

[1] Galien rend le mot *Anothen* par *dès l'abord* ou *au commencement.* Les endroits parallèles m'ont empêché d'être de ce ſentiment. D'ailleurs *Anothen*, par le haut, oppoſé à *Katothen* par le bas, Aphor 61, prouve l'erreur de Galien.

33. Si les urines contiennent des matières éparſes, il y a un grand trouble dans le corps.

34. * Les urines, à la ſuperficie deſquelles il ſe forme des bulles, indiquent une affection des reins, & que la maladie ſera longue.

35. * Les urines à la partie ſupérieure deſquelles on voit beaucoup de matières graſſes, indiquent une maladie aiguë des reins.

36. Dans les cas d'affections des reins, ſi les ſignes ſuſdits ſe préſentent avec des douleurs aiguës vers les muſcles de la colonne épinière, & que la douleur ſoit externe, il faut s'attendre à un abcès externe; ſi les douleurs ſont plutôt intérieures, l'abcès ſera plutôt interne.

37. Si l'on vomit du ſang, & qu'il n'y ait pas de fièvre, c'eſt un bien; s'il y en a, cela eſt très-mauvais. * Les rafraîchiſſans & les aſtringens ſont alors néceſſaires.

38. Les catarrhes, qui tombent ſur la poitrine, viennent à ſuppuration en vingt jours.

39. = Le même que S. 4, 80.

40. Si la langue devient ſubitement

ment immobile, ou qu'une partie du corps ſoit paralyſée tout-à-coup, cela vient de l'atrabile.

41. = Si un vieillard eſt pris d'un hoquet après une trop forte purgation, cela eſt mauvais.

Voyez 25 ci-devant.

42. S'il y a de la fièvre & qu'elle ne vienne pas de la bile, jetez beaucoup d'eau chaude ſur la tête, & la fièvre ceſſera.

43. × Les femelles ne naiſſent pas dans la partie droite de l'utérus.

Voyez S. 5, 48.

44. Dans les cas de ſuppuration, ſi l'on applique le feu, ou un inſtrument tranchant & que le pus ſorte blanc & pur, il y a de la guériſon. Si le pus eſt bourbeux & fétide, le malade meurt.

45. Si on emploie le feu ou le fer dans le cas de ſuppuration au foie, & que le pus qui découle ſoit

pur & blanc, les malades guérissent ; car ce pus étoit alors dans un sac, mais s'il est sanguinolent, ou comme de la lie d'huile, ils périssent.

46. = Dans les cas de douleurs aux yeux, fomentez-les [1] avec du vin pur, & lavez-les ensuite avec beaucoup d'eau chaude, & saignez.

[1] Le mot grec *potisas* pouvant signifier *abreuvant* ; on a rendu cet endroit par *faites boire du vin pur.* En outre le mot *lousas*, *lavant*, pouvant se dire du bain, comme en plusieurs endroits d'Hippocrate, on peut aussi traduire : *faites prendre beaucoup de bains*, au lieu de *laver avec beaucoup d'eau chaude.*

Voyez S. 6, 31.

47. = Si un hydropique est pris de toux, le cas est désespéré.

Voyez S. 6, 35.

48. = Le vin pur en boisson, & la saignée font cesser la strangurie & la dysurie. Ouvrez les veines internes.

Voy. S. 6, 36.

49. = S'il ſurvient tumeur & rougeur à la poitrine de celui qui eſt pris d'une ſquinancie, cela eſt bon; car *alors* la maladie ſe porte au dehors.

S. 6, 37.

50. Ceux dont le cerveau eſt ſphacelé [1] periſſent en ſept jours. S'ils paſſent ce terme, ils guériſſent.

[1] Par *ſphacelé* entendez ici un engorgement muqueux du cerveau. M. Lorry a bien ſenti, dans ſa dernière édition, le ſens que j'avois donné à ce mot dans les notes de mon édition grecque. *Voy.* S 3, 13.

N. Parmi quelques ſentences importantes, on verra dans ce qui ſuit bien des inepties indignes d'Hippocrate.

51. × L'éternuement ſe fait de la tête, le cerveau étant échauffé, où le vuide qui eſt dans la tête étant très-humide. L'air qui y étoit renfermé eſt chaſſé au dehors; & il réſonne à cauſe de l'étroit paſſage qu'il trouve.

52. Ceux qui [1] ſentent de la douleur autour du foie, en ſont délivrés par une fièvre.

[1] *Voy.* S. 6, 40.

53. = Saignez au printems ceux à qui la ſaignée devient utile.

S. 6, 47.

54. = Ceux qui ont entre le diaphragme & le ventricule un amas de pituite renfermée, & ſans iſſue ni dans l'un ni dans l'autre ventre, guériſſent, ſi ces ſéroſités ſont chariées par les vaiſſeaux ſanguins dans la veſſie.

S. 6, 14.

55. * Ceux dont le foie rempli d'eau ſe décharge dans l'épiploon, ont enfin le ventre rempli d'eau & ils meurent.

56. Du vin bu avec égale quantité d'eau fait ceſſer l'anxiété, les bâillemens, & l'orripilation.

57. = Le même que S. 4, 82.

58. Ceux dont le cerveau a été fortement ébranlé par une cauſe quelconque, perdent auſſi-tôt la voix.

Voy. aph. 14, ci-devant.

59. Laiſſez avoir faim les ſujets dont les chairs ſont très-humides; car la faim desſèche le corps.

60. = Le même à la lettre que S. 4, 40.

61. = Une ſueur abondante, chaude ou froide qui coule ſans ceſſe, marque une abondance d'humidité. * Il faut donc la détourner, ou l'éconduire par le haut dans un ſujet fort; & par le bas dans un ſujet foible.

Voy. S. 4, 56.

62. = Le même à la lettre que S. 4, 43.

63. = Le même que S. 4, 44.

64. = Le même que S. 4, 45.

65. = Si l'on donne des alimens à un fébricitant, ſain d'ailleurs, cela

le soutient; s'il est affoibli par la maladie on augmente son mal.

C'est le seul sens que présente ce texte qui n'est qu'une mauvaise répétition de S. 2, 10, réitérée ci-dessous Aph. 67.

66. = Il faut considérer les excrétions de la vessie, & voir si elles sortent telles que dans les sujets sains. Moins elles sont semblables à celles des gens sains, plus elles sont malades. Si elles sont semblables à celles des gens sains, elles ne sont point du tout malades.

Répétition de S. 4, 47.

67. × Quant à ceux dont les déjections, que vous aurez laissé bien reposer, forment un dépôt comme des ratissures, qui, étant en petite quantité, indiquent une petite maladie, ou une grande si elles sont en grande quantité, il convient de leur purger le ventre par le bas. Mais si vous leur donnez des potions nutritives avant de l'avoir rendu pur,

vous causerez plutôt du mal à celui à qui vous en donnerez.

68. * Toutes les déjections crues, par le bas, sont un effet de l'atrabile. Plus ces selles sont copieuses, plus la maladie est grande ; moins elles le sont, moins la maladie est considérable.

Pris du Traité des Crises, n°. 49.

69. = Le même que S. 4, 47.

70. = Le même que S. 2, 9, avec cette addition.

N. Si l'on veut le rendre bien coulant par le haut, il faut procurer de l'astriction au ventre : si on le veut rendre bien coulant par le bas, il faut détremper.

Cette addition ne peut s'entendre qu'en lisant ce qui est dit, *Diœt. l.* 2, *p.* 362, *édit.* 1621. Foës ; c. à d. que si l'on veut, selon l'intention de ce livre, resserrer le ventre, il faut rendre fluide l'estomac par un vomitif; si on veut rendre le bas-ventre fluide, il faut bien le détremper. *Voy*. Zimmerm. dysent.

71. = Le même que S. 2, 3.

62. = Le même que S. 4, 48.

73. = Le même que S. 4, 49.

74. A la leucophlegmatie ſurvient l'hydropiſie.

75. A la diarrhée ſurvient la dyſenterie.

76. A la dyſenterie ſurvient la lienterie.

Voy. S. 6, 43.

77. Au ſphacèle des chairs ſurvient la carie de l'os.

78. = Au vomiſſement de ſang ſurvient la phthiſie & l'expectoration du pus.

Voy. S. 7, 16.

Hors de nombre. A la phthiſie ſurvient la chûte des cheveux ; à cette chute des cheveux ſurvient une diarrhée ; à la diarrhée la ſuppreſſion de l'expectoration purulente ; & à cette ſuppreſſion la mort. *Voyez* S. 5, 12, 14.

On lit encore ici *hors de nombre* dans le texte vulgaire les aphorismes 15 & 16 de la Section 7, en un seul.

79. = Quel est le caractère des excressions, soit par la vessie; soit par le ventre, soit par les chairs, & par toutes les voies par lesquelles le corps peut s'écarter de la nature; car s'il y a peu de mauvais symptômes, la maladie est peu considérable; s'il y en a beaucoup, elle est grande; & s'il y en a un grand nombre de très-mauvais, elle est mortelle.

Répétition de plusieurs autres, déjà répétées précédemment.

SECTION VIII,

Inconnue aux anciens Interprêtes Grecs, Syriens, Arabes & Hébreux : ainsi je la traduis pour ce qu'elle vaut.

1. CEUX qui deviennent frénétiques après quarante ans, guérissent très-rarement.

= Car il y a moins de danger pour ceux dont la maladie est analogue à leur constitution, à leur âge.

Voy. S. 2, 34.

2. Ceux qui dans les maladies, pleurent volontairement (pour cause légitime), n'en éprouvent aucun mal. Ceux qui pleurent sans cause sont en danger.

Mauvaise addition, ou plutôt mauvaise répétition de l'aph. 52, S. 4.

3. L'hémorrhagie du nez, dans

les fièvres quartes, est un mauvais symptôme.

4. Les sueurs qui surviennent les jours critiques sont dangereuses si elles sont très-fortes & promptes. Il en est de même de celles qui paroissent au front comme des gouttes d'eau, ou comme la transudation d'eaux de source, & très-froides & abondantes; car ces sueurs sortent nécessairement avec violence, par un excès de souffrances, & une expression de longue durée.

5. Le cours de ventre qui survient copieusement à une longue maladie, est de mauvais augure.

6. *Les maux* que les médicament ne guérissent pas, le fer les guérit; ceux que le fer ne guérit pas, le feu les guérit; ceux que le feu ne guérit pas, il faut les regarder comme incurables.

Conférez *de Arte.*

7. Les phthiſies ſe manifeſtent ſur-tout depuis dix-huït ans juſqu'à trente cinq.

8. Dans les individus qui tendent naturellement à la phthiſie, la maladie eſt dans les uns plus forte, & pour les autres mortelle.

En outre, ſi un ſujet eſſuie une maladie à laquelle la ſaiſon ſoit contraire, comme une fièvre ardente en été, une hydropiſie en hiver, *le danger eſt plus grand*; car la nature l'emporte de beaucoup; mais il y a plus à craindre pour les maux de rate.

9. La langue noire & ſanguinolente n'eſt pas un mal, s'il n'y a aucun de ces mauvais ſymptômes; car cela indique une moindre maladie.

Pour entendre ceci, v. Coac. 229, 233.

10. Or, il faut conſidérer ces choſes dans les maladies aiguës,

pour

pour connoître quand un malade doit mourir ou réchapper.

Voyez Prœnot. 12, 15.

11. Si le testicule droit est froid & convulsé le cas est mortel.

Voyez Prœnot. 52, Coac. 494.

12. Les ongles noirs, & les doigts des mains ou des pieds froids, retirés, indiquent que la mort n'est pas loin.

Voyez Prœnot. 50, 51, 102.

13. Les lèvres livides ou flottantes ou renversées & froides, sont un signe mortel.

Voyez Prœnot. 7.

14. Les oreilles froides transparentes, contractées, sont un signe mortel.

Voyez Prœnot. 2.

15. Celui qui a la vue affectée de tournoiemens avec obscurité, qui se détourne de la lumière, & qui

eſt toujours dans un aſſoupiſſement & une chaleur brûlante, eſt dans un cas déſeſpéré.

Voyez Prœnot. 4, Coac. 218.

16. Celui qui eſt dans un tranſport furieux, ſans crainte, & qui ne reconnoît perſonne, n'entend point, ne comprend rien, eſt près de mourir.

17. Ces ſignes ſont plus manifeſtes dans ceux qui vont mourir. Leur ventre ſe météoriſe, & ſe gonfle.

18. Or, Le terme de la vie arrive lorſque la chaleur vitale remonte au-deſſus de l'ombilic à la partie ſupérieure du diaphragme; & que toute humidité a été comme deſſéchée par le feu. Après que le poumon & le cœur ont perdu leur humidité, la chaleur ſe raſſemblant dans les lieux mortels, ce ſouffle de chaleur raſſemblé s'exhale dans

le tout immenſe, d'où ſa totalité individuelle avoit été tirée. Alors l'ame, abandonnant le corps qui l'enveloppe, partie par les chairs, partie par les ſoupiraux qui ſont à la tête, & par leſquels nous diſons que l'on vit, reſtitue à la nature le froid, le ſimulacre mortel, avec la bile, le ſang, le flegme & la chair.

Fin des Aphoriſmes.

ADDITIONS

AUX PETITES NOTES CRITIQUES.

SECT. I.e, Aphor. 1, « Qu'il fasse » concourir, &c. » Je suis le sens qu'a pris Damascius, en développant toutes les circonstances qui doivent être réglées par la prudence du Médecin. Ce célèbre Médecin philosophe entendoit, sans doute, mieux Hippocrate que tous les Interprètes qui l'on suivi. Si le passage de Damascius n'eut pas été trop long, je l'eusse traduit entier ici, pour montrer combien l'on a mal entendu la fin de cet aphorisme. Au reste, son mss. est à la bibliothèque du Roi, Cod. 2150, in-4.° J'ai copié ce passage en totalité.

SECT. II, Aph. 36, 37, je n'ai fait qu'un Aphorisme des deux : on voit dans les textes vulgaires, que le 37e est une apostille marginale introduite dans le texte. Je l'ai cependant fait entrer dans ma version.

Ibid. Aph. 24. J'ai placé ici cet apho.

riſme, avec un mss. Il eſt au nombre 20 dans les textes vulgaires, & déplacé.

Sect. III, Aph. 3. Cette ſentence, tronquée dans tous les textes, reparoît ici dans ſon entier, d'après le *Traité des humeurs*, n°. 69, d'où elle eſt tirée ainſi que l'Aph. 4 : je lis ici *climat* au lieu de *ſaiſon*, avec le même livre.

Sect. IV, Aph. 51. Les Interprètes ont tous fait de vains efforts pour trouver un ſens dans le texte vulgaire. Gorter avoue ſon inſuffiſance ; Rieger ne dit rien de bon ; M. Coray de Smyrne a cru l'expliquer à la faveur d'une diſtinction aſſez ſenſée, dans l'excellente thèſe qu'il vient de publier à Montpellier ſur les fièvres ; mais ſon texte n'en eſt pas moins altéré. J'ai d'ailleurs prouvé mon texte par pluſieurs parallèles, dans mes notes latines.

Voici le texte vulgaire :

« Dans les fièvres, les abcès qui ne » ſont pas réſous aux premières criſes, » indiquent la longueur de la maladie ».

Ibid. Aph. 52. Cet aphoriſme reſtreint aux ſeules maladies aiguës par Hippocrate dans les épidémies, L. 1, a été tout confondu par un ignorant, qui n'a

pas ſenti les termes de l'auteur. *V.* mes notes latines.

Ibid. Aph. 61. Cet aphoriſme étoit une pure ineptie. M. Lorry a bien ſenti l'importance de ma correction.

Ibid. Aph. 69. « *Groſſiéreté.* C'eſt ainſi que liſoit avec raiſon Damaſcius, comme on le voit par ſon Commentaire Grec manuſcrit. Les copiſtes changeant *pakheon* en *takheon*, ont confondu tout le ſens. D'autres textes appuient la leçon de Damaſcius.

Sect. VIII, Aph. 3. « *Fièvres quartes.* C'eſt le ſens de tous les Interprètes. Mais les termes grecs ſont ſuſceptibles d'un autre ſens & même le ſeul vrai « dans » les fièvres, au quatrième jour », comme s'énonce Hippocrate, S. 4, Aphor. 74, & ailleurs. Cependant, ſi cette ſentence eſt vraie en pluſieurs cas, elle n'eſt pas moins fauſſe dans d'autres : ce qu'il ſeroit facile de prouver par des paſſages aſſez nombreux.

J'aurois, ſans doute, nombre de détails ſemblables à joindre ici ſur les différens ſens que j'ai adoptés d'après les manuſ-

crits ; mais j'en ai déjà dit plus que je n'avois d'abord eu intention.

L'importance de la matière exigeoit que j'y apportasse la plus scrupuleuse attention : je l'ai fait ; & je crois avoir rempli mes vues & celles des Médecins éclairés, à qui, heureusement, la lecture d'Hippocrate plaît encore.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES.

Les chiffres romains indiquent la Section, & les chiffres arabes le numéro des Aphorismes.

FIN.

